

ment pour vous informer du danger où vous vous jetez, en mettant le pied en Mingrelie. Si vous y voulez venir après ces avertissemens, je feray tout de mon mieux pour bien conserver vos personnes & vôtre bagage, & pour vous faire passer seurement en Perse.

Je ne délibéray point sur ce que ce Pere nous representa. Les maux dont on me menaçoit en Mingrelie étoient maux à venir, & j'esperois je ne scay sur quoy de les éviter. Ceux que je souffrois étoient presens, j'en avois l'imagination remplie & le cœur abatu. Je representay au Pere Zampi que quelques malheurs qui nous pussent arriver en Mingrelie, ils seroient toujours moindres que ceux qui nous arriveroient en retournant à Caffa, & qu'ils nous seroient infailliblement perir. Je luy fis remarquer que nous n'avions ny provisions, ny vivres, que le vaisseau où nous étions étoit vieux, qu'il s'emplissoit journellement d'esclaves d'un & d'autre sexe, & de tous âges, de sorte qu'on ne pouvoit déjà plus se remuer dessus. Qu'il y venoit depuis le matin jusqu'au soir grand nombre d'Abcas & de Mingreliens qui l'emplissoient de vermine, & y apportoient une infection qui ne manqueroit pas d'engendrer la peste, que le vaisseau ne faisoit de deux mois voile pour Caffa, que ce seroit alors la saison des tempêtes, & le tems que la Mer noire, cette mer si orageuse & si dangereuse, est le plus travaillée de bourràques, que supposé que nous arrivassions à Caffa, & s'il vouloit à Constantinople, ce ne pouvoit être de quatre mois, après quoy nous serions à recommencer, c'est-à-dire, à rechercher un chemin pour passer la Turquie, & à courir derechef le risque de ses avanies & de ses douanes, qu'enfin durant toutes ces courses nous serions tant de fois exposez à perir, qu'il valoit autant en courir le risque en Mingrelie où il ne pouvoit être plus grand; mais où il pouvoit ne durer guères, n'y ayant que quatre journées de chemin à faire pour être en pais de sureté.

Le Pere Zampy ne rejetta aucune de mes raisons. Nôtre passage ne pouvoit que luy faire du bien en son particulier & à sa mission. Il ne parla plus que de nous emmener, & nous tirer entièrement du vaisseau. La barque dans laquelle mon valet l'avoit amené, étoit longue comme une felouque, mais plus large & plus profonde, on l'avoit fretée pour aller & venir. Nous nous y embarquâmes avec tout nôtre bagage, & pour cent écus de danrées que nous achetâmes au vaisseau. Le Pere Zampy en fit l'achat, je l'en l'avois supplié, parce qu'il savoit ce qui étoit de debit en Mingrelie, où comme j'ay dit, l'argent

l'argent n'a point de cours que comme une marchandise. Nôtre bagage ayant été embarqué avant midy, nous fîmes voile à l'heure même. J'étois ravy de joye de me voir hors du vaisseau: je ne pouvois plus en sentir la puanteur, ny voir la vie & le commerce infame qui se faisoit dessus. C'étoit un Cloaque & un cachot d'esclaves, tous les soirs on enchainoit les hommes deux à deux, & les garçons aussi. Le marin on leur ôtoit les chaines, c'étoit un bruit qui ne me laissoit point reposer, & un objet qui m'enfonçoit toujours dans la tristesse. On ne manquoit pas tous les matins de voir du feu en terre, c'étoit un signal qu'il y avoit des gens qui aménoient vendre des esclaves ou d'autres marchandises. On y envoyoit la barque. Ceux qui vouloient venir au vaisseau se mettoient dedans avec leur marchandise, venoient à bord & faisoient leur trafic. La guerre de Mingrelie fut favorable à nos marchands; car les Abcas leur apportoient à vendre le butin qu'ils avoyent fait. Il vint un jour à nôtre vaisseau un Abcas de qualité ayant une suite de sept ou huit hommes qui sembloient tout-à-fait être les plus grands fripons du monde. Il amena trois esclaves. Ses gens étoient chargez de butin, entr'autres choses ils avoient un cadre d'Image tout d'argent. Je leur fis demander où étoit l'Image, ils répondirent qu'ils l'avoient laissée dans l'Eglise, & n'avoient osé l'emporter de peur qu'elle ne les tuât.

Nôtre vaisseau avoit quarante esclaves lors que j'en sortis. Le Capitaine & les marchands Turcs & Chrétiens les avoient troquez contre des armes, des hardes & d'autres denrées. Ils donnoient de ce que l'on vouloit, & le contoient deux fois plus qu'il ne leur avoit coûté. Les hommes âgés depuis 25 ans jusqu'à 40 ne leur revenoient qu'à 15 écus, & ceux qui étoient plus âgés à 8, ou 10. Les belles filles d'entre 13 à 18 ans à 20 écus, les autres à moins, les femmes à 12, les enfans à 3 ou 4. Un marchand Grec qui avoit une chambre près de la miene acheta une femme & son enfant à la mamelle, douze écus, la femme étoit de 25 ans, elle avoit les traits du visage admirablement beaux, & un vray tein de lys, je n'ay jamais vu de plus beaux tetons, de gorge plus ronde, de tein plus uni, cette belle femme faisoit tout ensemble envie & compassion. Je disois en moy-même en la regardant tristement: Malheureuse beauté, vous ne me feriez ny compassion ny envie si j'étois en un autre état, & si je ne me trouvois moy-même sur le point de tomber en de plus grandes misères, s'il s'en peut de plus grandes que celle d'esclave. Ce qui me surprenoit, c'est que ces misérables créatures n'étoient

pas abatuës, & ne paroïssent pas sentir le mal-heur de leur condition. Dès qu'on les avoit achetées on leur ôtoit les lambeaux dont elles étoient couvertes. On les vétoit de linge & d'habits neufs, & on les faisoit travailler. On employoit les hommes & les garçons au service du vaisseau, les femmes & les filles à coudre. Ils paroïssent tous bien satisfaits de l'habillement & de la nourriture qu'on leur donnoit, le travail étoit leur grande peine, il falloit souvent que le bâton les y portât.

Nous eûmes assez bon vent, nôtre petite barque alloit à voile & à rames. Je m'entretins avec le Pere Zampy durant le voyage des moyens qu'il falloit tenir pour ne point tomber entre les mains des ennemis, & n'être ny pillé, ny assassiné des Mingreliens. La conversation se tourna en suite sur les personnes dont je luy avois envoyé les Lettres. Il me dit que celle de l'Ambassadeur de France étoit le duplicata d'une qu'il luy avoit écrit l'année passée, pour avoir des attestations de la Religion des Colches : il me la donna à lire, je la lus, & je fus surpris que nous ayant été donnée pour Lettre de recommandation, nous n'y fussions pas seulement nommez. J'aprehenday qu'il ne vint à la pensée du Pere Zampy, que l'Ambassadeur n'avoit pas pour nous autant de bien-veillance & de considération que je tâchois de luy faire croire. Cela m'obligea à luy montrer la Lettre qu'il nous avoit fait l'honneur de nous donner pour le Prince de Mingrelie : en voicy la Copie.

TRES-ILLUSTRE PRINCE,

*L'Empereur de France mon Maître m'ayant commandé d'apuyer de sa protection vos interêts à la Porte Ottomane dans toutes les occasions qui s'en presenteront, j'ay bien de la joye d'avoir le moyen non seulement de vous en assurer par cette Lettre, mais encore de ce que les Sieurs Chardin & Raïsm qui en sont les porteurs, vous donneront les mêmes assurances de ma part. Vous m'obligerez de les croire, & par la considération que je fais de leurs personnes, de les apuyer & de les proteger en tout ce qui dépendra de vôtre autorité pendant qu'ils séjourneront en vôtre Cour, & lors qu'ils voudront sortir de vos Etats pour passer en Perse, j'espère que vous leur accorderez volontiers cette grace, & que vous y ajouterez celle de me croire,*

TRES-ILLUSTRE PRINCE,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,

De NOINTEL,

Ambassadeur pour sa Majesté tres-Chrétienne  
l'Empereur de France à la Porte Ottomane.

Sur

Sur le minuit nous arrivâmes à l'entrée du fleuve Astolphe. Les Mingreliens l'appellent *Langur*. C'est un des grands fleuves de Mingrelie. Nous nous arrêtâmes là, & envoyâmes à *Anarghie* deux de nos mariniers prendre langue des ennemis, & voir si les gens n'avoient point fuy, & ce qu'ils faisoient. *Anarghie* est un village à deux miles de la mer. C'est le plus considérable endroit de Mingrelie. Il est grand de cent maisons, mais elles sont si éloignées les unes des autres, qu'il y a deux miles de la première à la dernière. Il y a toujours des Turcs dans ce village qui achètent des esclaves, & des barques pour les emmener. On dit qu'il est bâti à l'endroit où étoit autre fois une grande ville nommée *Heraclée*.

Le 5. avant le jour ces deux Mariniers revinrent. Ils firent raport que les Abcas n'avoient point fait de courses proche d'Anarghie, qu'ils n'en avoient pas approché plus près de 15 miles, & que tout étoit là à l'ordinaire. Le Pere Zampy fit promptement ramer, afin d'arriver de bonne heure au village, & de tout débarquer sans être vûs de personne. Tout cela réussit à souhait, nous allâmes loger chez un païsan des mieux accommodés du lieu ; nous avions beaucoup de coffres, le plus grand étoit plein de livres. Le Pere Zampy me conseilla de l'ouvrir dès que nous serions au logis, & de le tout vuider, faisant semblant de chercher quelque chose, afin que les gens chez qui nous allions, ne s'imaginassent pas qu'il y avoit des tresors dans ces coffres, & publiassent que nous étions Religieux, & que nous n'avions que des livres. Je suivis cet avis, & m'en trouvay bien. Les gens du logis demeurèrent étonnez de ne voir dans un si grand coffre que des livres, & je juge qu'ils se figurèrent quelque chose de pareil dans les autres.

Le 9. un Théatin laïc nous vint voir. C'étoit le Medecin & le Chirurgien de toute la Mingrelie. L'accez que son art luy donnoit chez le Prince & chez tous les Grands, luy avoit merveilleusement enflé le cœur, il ne considéroit ny Peres, ny Préfets, ses actions & ses discours avoient un faste insupportable. Je le reçûs & le traitay comme sa vanité le désiroit. Il me donna mille assurances de protection & de secours, & me promit fort de nous apporter des nouvelles du départ des Abcas dès qu'il en seroit bien assuré. Il n'y manqua point, il vint le 13. nous donner cette bonne nouvelle. Il nous dit que le jour précédant il s'étoit trouvé chez le Prince lors qu'on la luy avoit apportée. Il nous conta aussi que les  
Abcas

Abcas avoient emmené douze cens personnes, beaucoup de bétail & beaucoup d'autre butin, qu'ils avoient saccagé la maison d'un sujet des Théatins, & pris trois de leurs esclaves. Que le Prince avoit envoyé deux Gentilshommes au Prince des Abcas, luy faire des plaintes, & des menaces sur sa perfidie, & de ce qu'étant venu en Mingrelie sous promesse & serment de la deffendre contre les Turcs, il avoit employé ses troupes à la saccager & à la piller, & s'en étoit après retourné sans rien faire en sa faveur. Après qu'il m'eût bien conté des nouvelles, il dit au Pere Zampy que nous pouvions tous aller en leur maison à Sapias, & que le Prince & le Catholico luy avoient ordonné de me dire & à mon Camarade que nous étions les bien venus, & qu'ils nous donneroient des hommes & des chevaux pour nous mener en Georgie. Nous résolûmes de partir le lendemain.

Pendant que je demeuray à Anarchie je ne souffris point de disette, on trouvoit des volailles, des pigeons sauvages, des cochons & des chèvres. Mes gens troquoient cela contre de la toile, des aiguilles, de l'encens, des peignes, & des couteaux. Ils avoient les dentées à assez bon marché. Le vin étoit en abondance, c'étoit le tems de vandange, je ne manquois que de pain. Il y avoit à Anarchie une Dame de qualité qui s'étoit depuis peu retirée là. Elle étoit veuve, son mary avoit été Visir du Prince. Le Pere Zampy me mena chez elle. Je luy fis un present de ces menuës danrées. Elle pour m'en recompenser & pour en attirer d'autres, m'envoyoit tous les jours un pain de demy livre, avec quelqu'autre régale. Un jour c'étoit du sanglier, un autre jour un pain de cire, un autre un morceau de miel, un autre un faisan, & m'envoyant cela elle me faisoit toujours demander quelque bagatelle, couteaux, ciseaux, ruban, papier, ainsi elle se faisoit payer de ses presens au double. Un jour elle me vint voir, & me fit beaucoup de caresses, & encore plus de demandes. Ce commerce me déplaisoit, je l'entretenois neantmoins pour avoir du pain, ne sachant où en recouvrer ailleurs.

Le Pere Zampy me faisoit passer pour Capucin. Il disoit que j'allois trouver les Capucins qui sont en Georgie. Que je métois travesti pour n'être pas reconnu en Turquie, & pour passer avec plus de facilité. Afin d'apuyer ce déguisement il m'avoit exhorté à m'habiller miserablement, & à faire le pauvre en toutes occasions. Je jouois assez bien mon personnage, mais la conduite de mes valets empêchoit qu'il n'im-

posast.

posast. Ils rompoient mes mesures par la cuisine qu'ils faisoient. Ils achetoient tout ce qui se trouvoit bon à manger, quelque prix qu'on en voulût. En un mot ils se payoient avec excez des disettes passées. Cette depense faisoit penser aux gens, que je n'étois pas si pauvre qu'on disoit.

Le 14. deux heures avant jour nous partîmes d'Anarchie, nous fîmes deux lieues remontant le fleuve Astophe, après quoy nous débarquâmes nôtre bagage, & le mîmes sur six petites charrettes. Des provisions que le Pere Zampy avoit achetées, en remplissoient deux autres. Ces huit charrettes chargées firent un furieux éclat. On n'a pas accoutumé en Mingrelie de voir tant de bien à la fois. En moins de deux jours tout le pais fut informé qu'il étoit arrivé des Europeans qui avoient plein huit charrettes de bagage. On contoit cette nouvelle avec des particularitez qui nous attirèrent beaucoup de malheurs, comme je diray. Nous fîmes quatre lieues & demie par terre, & nous arrivâmes à Sapias au coucher du Soleil.

Sapias est le nom de deux petites Eglises, dont l'une est Paroisse de Mingrelie, & l'autre appartient aux Théatins. Elle leur a été donnée avec le clos où les deux Eglises sont enfermées. Ce clos est grand, ils y ont bâti plusieurs corps de logis de charpente à la façon du pais. Les uns ont un bas & un étage, les autres n'ont que le bas. Chaque Religieux a un de ces logemens pour demeurer, de manière qu'ils sont tous separez. Les plus petits logis sont remplis de leurs esclaves, & de deux familles de Païsans de leurs sujets.

Les Théatins vinrent en Mingrelie l'an 1627. Ils y furent reçûs comme Medecins. Le Prince qui regnoit alors étoit puissant, on luy representa que c'étoit le bien & l'avantage de son pais, qu'il s'y établit des gens qui savoient un art si utile à la conservation de la santé. Il leur fit accueil, & il leur donna la maison qu'ils ont, des terres & quantité de Païsans pour les labourer, & pour entretenir leur famille de vin & de grain. Vingt-&un an auparavant les Jesuites de Constantinople avoient envoyé deux de leurs confreres en ce pais là, mais ils y moururent si-tôt que cela fit peur aux autres, aucun d'eux n'y a plus voulu retourner. Les Théatins avoient les années passées des maisons en Tartarie, en Georgie, en Circassie, & Imirette. Elles se sont toutes détruites, ils ont abandonné ces lieux, voyant qu'on n'y vouloit pas recevoir la Religion Romaine, & que la Medecine dont ils faisoient profession les accabloit. Ils m'ont assuré plusieurs fois qu'ils auroient il y a

long-tems laissé pareillement celle de Colchide pour les mêmes considérations, mais qu'ils s'y tenoient pour l'honneur de l'Eglise Romaine, qui se faisoit une gloire d'avoir des gens par toute la terre, & pour l'honneur de leur ordre en particulier, qui n'ayant plus que cette seule mission au monde, déchéroit d'estime s'il ne la pouvoit entretenir.

Il y avoit quatre Théatins à Sipias lors que j'arrivay, trois Prêtres & un Laïc. Les Prêtres exerçoient la Medecine, le Laïc la Medecine & la Chirurgie. Il avoit été dans le monde Chirurgien de profession. Les Théatins disent que le profit spirituel qu'ils font dans ce pais là est de baptiser les enfans, n'y en ayant point qui soient baptisez, ou qui ne le soient mal. Hors de cela ils avouent qu'ils ne font rien auprès des Mingreliens, qui bien loin, disent-ils, d'embrasser le rit Romain, croient que les Europeens ne sont pas Chrétiens, parce qu'ils ne leur voyent pas observer tant de jeûnes, ny si rudes qu'eux, & qu'ils ne craignent pas les Images. Les propres esclaves des Théatins ne veulent pas communiquer avec eux dans les cérémonies Religieuses, & ils m'ont dit qu'ils n'avoient jamais pû en élever aucun à servir la Messe. Je leur ay vû plusieurs fois baptiser des enfans, ils donnent le baptême à tous ceux qu'ils trouvent dans les maisons, où ils n'étoient venus de long-tems, & où ils ne se souvenoient point d'avoir administré ce Sacrement. J'ay demeuré plusieurs jours avec le Préfekt des Théatins en divers lieux de Mingrelie, & j'ay vû plusieurs fois la manière dont il baptisoit les enfans. Lors qu'on luy en amenoit quelqu'un malade pour le voir, il faisoit venir de l'eau, disant qu'il avoit besoin de se laver les mains. Il les lavoit, & sans les essuyer il touchoit du bout du doigt le front de l'enfant, en faisant acroire que c'étoit pour reconnoître sa maladie.

Il baptisoit les enfans qui se portoient bien, secouant sur eux ses mains en les lavant, comme par manière de badinerie. La première fois que je luy vis faire cela, je remarquay qu'il parloit entre les dents, sourioit & me regardoit. Je luy demanday ce qu'il faisoit: Je viens de baptiser ces enfans, me dit-il, c'est leur bonheur que nous soyons venus dans cette maison. Je luy demanday quel nom il leur avoit donné: Je ne leur en donne point, répondit-il, car souvent je ne sçay si je baptise mâle ou femelle, le nom n'est pas nécessaire, il suffit de jeter une goutte d'eau sur l'enfant, & de faire mentalement la forme du Baptême. Au reste les Théatins sont tres-miserables en Mingrelie, on les pille, on les mal-traite, on n'a pour eux ny respect ny considération,

considération, sinon quand la maladie, ou quelque blessure réduit à avoir besoin de leur assistance.

Le 18. la Princesse de Mingrelie vint chez les Théatins. Le Préfekt l'alla promptement recevoir. On appelle les Princeses de Mingrelie, & celles des pais voisins, *Dedopale*, c'est un mot Georgien qui signifie *Reine*. Elle étoit à cheval, elle avoit environ huit femmes & dix hommes à sa suite, avec des gens à pied autour de son cheval. Ce train étoit fort mal vêtu & fort mal monté, elle dit au Préfekt qu'elle avoit appris que la provision qu'on leur envoye tous les ans de Constantinople étoit venue, & qu'il y avoit des Europeens dans sa maison, qui avoient apporté un grand bagage. Qu'elle s'en réjouissoit, & desiroit les voir pour leur dire qu'ils étoient les bien venus. On m'appela aussi-tôt pour la saluer. Le Pere Zampy me dit qu'il luy falloit faire un present, que c'étoit la coutume de payer de quelque don les visites du Prince & de la Princesse. Je luy dis que je la suppliois de vouloir bien attendre que je luy en portasse un à son Palais. Elle accepta le delay. On luy avoit dit que je parlois Turc & Persan. Elle fit venir un esclave qui s'avoit bien le Turc, & me fit mille questions sur ma qualité, & sur mon voyage. Je disois que j'étois Capucin, & je parlois & j'agissois toujours en Religieux; mais il ne me parut pas que S. M. le crût, car la plupart de ses questions étoient sur l'amour. Elle me faisoit demander si je n'en sentoient point, si je n'en avois jamais senti. Comment il se pouvoit faire qu'on n'eût point d'amour, & qu'on se passât de femme. Elle pouffoit cet entretien avec un merveilleux plaisir, toute sa suite s'épanouissoit là dessus; Pour moy qui me desespérois, j'eusse voulu que la Princesse & sa suite eussent été bien loin de moy. Je craignois à tout moment qu'elle ne fît piller le logis, ayant demandé à trois reprises de voir ce que j'avois apporté, & la provision des Théatins. On la leur envoye annuellement de Constantinople, comme j'ay dit; consistant en dandrées de plusieurs sortes. Ils sont obligés d'en faire part au Prince & à la Princesse, au Visir & aux principaux Gentilshommes du pais. Le Pere Zampy luy promit de luy porter le lendemain le present accoutumé, & que je luy en porterois un aussi, elle s'en alla graces à Dieu avec cette assurance.

Le 19. au matin elle m'envoya inviter à dîner, j'y fus avec le Pere Zampy & un autre Théatin. Elle étoit à une maison à deux miles seulement de la nôtre. Elle ne demuroit pas avec le Prince, il ne la pouvoit souffrir, & la haïssoit à mort.

mort. On la luy a fait épouser par force. Je la trouvoy dans un plus bel ajustement qu'elle n'étoit le jour précédant. Elle étoit fardée, & s'efforçoit bien de paroître belle. Elle avoit des habits de brocard d'or, & des pierreries à sa coiffure, son voile étoit tout afait galant, fait d'une façon particulière. Elle étoit assise sur des tapis, ayant à ses côtez neuf ou dix femmes de chambre, ses filles d'honneur étoient, disoit-on, retirées en une Forteresse à cause de la guerre. La sale étoit remplie de gredins demy nuds, qui composoient sa Cour. On me demanda le présent que j'avois apporté pour la Princesse avant que de me faire entrer, un valet le portoit. Il le donna à ses gens. Il consistoit en pâtes de Gennes, en rubans, en papier, en aiguilles, en éruis de couteaux & de ciseaux assez jolis. Tout cela avoit coûté quelque 23 ou 24 francs : mais il en valoit plus de soixante en Mingrelie. La Princesse en fut fort contente. Elle me fit entrer après l'avoir vû. Il y avoit un banc proche d'elle, sur lequel cet esclave qui parloit Turc me dit de m'asseoir : elle me dit d'abord qu'elle me vouloit marier à une de ses amies, & qu'elle ne vouloit point que je sortisse de son pais, qu'elle me donneroit des maisons, des terres, des esclaves & des sujets ; elle me recommença en suite le discours de la première fois, mais il ne dura guère, car on la vint avertir que le dîner étoit prest.

La maison où elle logeoit étoit au milieu de cinq ou six autres, chacune à cent pas de distance, sans enceinte de haye ou de mur. On voyoit au devant une estrade de bois d'environ 18 pouces de hauteur, couverte d'un petit dome. On étendit des tapis dessus. La Princesse s'y assit, ses femmes se mirent à quatre pas d'elle sur d'autres tapis. Ce nombre de gredins qui faisoient sa Cour s'assirent en rond sur l'herbe, il y en avoit environ cinquante. Pour les Théatins & pour moy il y avoit deux bancs proche de l'estrade, l'un nous servoit de siège, l'autre servit de table. Quand la Princesse fut assise, son garde-nape étendit devant elle une longue toile peinte, & mit le buffet sur un bout qui consistoit en deux grands flacons & deux petits, en quatre plats & huit tasses de diverses grandeurs, en un bassin & une cueillere à pot, & en une écumoire, tout cela d'argent ; d'autres valets mettoient au même tems devant tous ceux qui étoient là assis, des planches de bois pour servir de table. On en mit une aussi devant les femmes. Dès que tout cela fut rangé, on apporta au milieu de la place deux chauderons, un tres-grand porté par quatre hommes & qui étoit plein de Gom commun, un autre

tre plus petit porté à deux plein de Gom blanc. J'ay dit que ce Gom est une pâte dont les Mingreliens se nourrissoient comme nous faisons de pain. Deux autres hommes apportoient sur une sivière un cochon bouilli tout entier, & quatre autres hommes chacun une grande cruche de vin. On servoit de tout cela à la Princesse, puis à ses femmes, puis à nous, puis à la suite. On servit de plus à la Princesse un bassin de bois où il y avoit du pain, & des herbes fortes pour exciter l'appetit, & un grand plat d'argent dans lequel il y avoit deux volailles, une bouillie, une rotie, toutes deux avec une méchante sauce dont je ne pûs jamais manger. La Princesse m'envoya une partie du pain & des herbes, & me fit dire que je demeurasse à souper, & qu'elle feroit tuer un bœuf ; c'étoit un pur compliment. Un peu après elle m'envoya deux morceaux de volaille, & me fit demander pourquoy il ne venoit pas en Mingrelie de ces ouvriers Europeens qui travailloient si bien les métaux, la soye, & la laine, & pourquoy il ne venoit que des Moines dequoy l'on n'avoit que faire, & que l'on ne desiroit point. Je fus bien étonné de cette question. La Princesse parloit tout haut Mingrelien, son esclave me raportoit aussi tout haut sa pensée en Turquesque. Ainsi je laisse à penser la confusion dont cette demande couvroit les pauvres Théatins qui étoient là. A dire le vray j'y pris beaucoup de part, je répondis pour eux & pour moy, à qui cela s'adressoit pareillement, me disant Capucin, que les artisans d'Europe ne travailloient que pour le gain, & qu'ils y en trouvoient assez à faire pour n'avoir pas envie d'en aller chercher ailleurs ; mais que les Religieux avoient en vûe la gloire de Dieu & le salut des ames, & qu'il n'y avoit que ces grands intérêts qui pussent porter les Europeens à quitter leur pais pour venir si loin.

Le repas dura deux heures, quand il fut à la moitié la Princesse m'envoya une tasse de vin, & me fit dire que c'étoit le vin de sa bouche & la tasse où elle beuvoit. Elle me fit trois fois ce même honneur. Elle étoit fort surprise de voir que je mettois de l'eau dans le vin, disant n'avoir jamais vû faire cela. Elle & ses femmes beuvoient pur & en quantité. A la fin du repas elle m'envoya demander si je n'avois point apporté d'épiceries & de porcelaines, elle me fit faire six ou sept messages purement pour me demander de semblables choses, je jugeay de là que cette gueurse ne me caressoit que par intérêt. Toutes mes réponses furent des refus. Elle s'en fâcha à la fin, & dit qu'elle vouloit envoyer

visiter mes hardes; je répondis que ce seroit quand il luy plairoit. Je fis cette réponce ayant peur que le refus & la résistance n'échauffast son avidité, & pour cacher aussi l'épouvante où me jettoit sa menace. Elle me fit réponce qu'elle disoit cela en riant, je fis semblant de le croire, cependant dès qu'on fut hors de table je suppliy un des Théatins qui m'accompagnoit, d'aller en diligence avertir mon Camarade de ce que m'avoit dit la Princesse, afin qu'il se preparast à tout événement. Après dîné elle me parla encore de Mariage, & me dit qu'elle me feroit voir en peu de jours la femme qu'elle me vouloit donner, je luy répondis comme auparavant, que les Religieux ne se marioient point. Ayant dit cela je fus congédié. La Princesse aperçût par malheur en luy faisant la reverence, que sous la méchante robe que je portois j'avois du linge plus blanc & plus fin que celui qu'on a en Mingrelie. Elle s'aprocha de moy, me prit la main, me troussa la manche jusqu'au coude & me tint quelque tems par le bras, s'entretenant bas avec une de ses femmes. J'étois en verité embarrassé au dernier point, l'action de cette Dame ne me donnoit point de joye, elle avoit beau me sourire, la peur ne me quittoit point; ce qui me faisoit le plus de peine c'étoit de n'entendre point ce qu'elle disoit, & de voir neantmoins à son geste qu'elle parloit de moy avec application. Je ne savois comment en user devant tant de monde avec une femme en qui je voyois tout ensemble la qualité de Souveraine, & l'effronterie d'une Courtisane. Cependant je n'étois jusque là que déconcerté. Voicy ce qui me jetta en une extrême consternation. La Princesse s'aprocha du Pere Zampy & luy dit; Vous me trompez tous deux, je veux que vous reveniez ensemble Dinanche matin, & que ce nouveau venu me dise la Messe. Le Pere voulut répondre, mais la Princesse tourna le dos, & on nous dit de nous en aller.

Je revins au logis fort pensif & fort triste. Le discours que m'avoit tenu la Princesse me faisoit beaucoup apprehender, que son avidité & d'autres motifs ne la pouffassent à me jouer un méchant tour. Le Pere Zampy m'avertissoit de l'attendre comme une chose infaillible, je m'y preparay donc, & dès la nuit suivante nous enterrâmes les choses les plus précieuses. Je fis creuser dans la chambre d'un Pere Théatin une fosse profonde de cinq pieds, & y mis une caisse d'horlogerie & une de Coral: cela fut si bien enterré, qu'il ne paroïssoit point du tout qu'on y eût remué la terre: j'allay après dans l'Eglise pour un semblable dessein. Le Pere Zampy me

me conseilloit d'ouvrir la fosse d'un Théatin enterré six ans auparavant, & de confier à ses cendres une petite cassette que je voulois cacher. Dieu qui savoit ce qui alloit bien-tôt arriver à cette fosse m'empêcha de suivre l'avis, j'aimay mieux creuser à un coin de l'Eglise derrière la porte, j'y fis faire un trou profond, comme dans la chambre, j'y mis cette cassette qui contenoit 12 mille ducats d'or. Je cachay ensuite dans le toit de la chambre où je logeois un sabre & un poignard de pierreries, & d'autres bijoux. Ce toit étoit couvert de paille. Nous retinmes près de nous mon Camarade, & moy les choses de grand prix & de peu de poids, & pour ce qui ne valoit pas grand chose nous le donnâmes à garder aux Theatins.

Le 23. je connus le bien que m'avoit fait la Princesse en me menaçant de faire visiter mes hardes. C'étoit un Dimanche, j'en avois passé une partie en prières & à gémir dans le sentiment des malheurs qui m'accabloient, & des dangers dont j'étois environné, sans voir de porte ouverte pour en sortir. Je me tenois si sûrement esclave que je n'osois prier Dieu pour la liberté. Je me renfermois à luy demander un bon maître, & dans le choix j'aimois mieux les fers des Turcs qu'une femme Colche, & sur tout de la main de ma nouvelle Médée. Quand nous eûmes dîné on vint dire au Préfect qu'il y avoit deux Gentilshommes à la porte qui le demandoient; ces deux Gentilshommes étoient de leurs voisins, ils étoient à cheval couverts de chemises de maille, & fort armez. Ils avoient avec eux une trentaine d'hommes à pied, & à cheval tous armez aussi. Le Préfect ne s'étonna point de les voir en cet état avec tant de suite, parce qu'on étoit en tems de guerre. Ces deux Gentilshommes dirent au Préfect qu'ils étoient venus de nouveau. Sur cela ils mirent pied à terre. Le Préfect m'appella & mon Camarade, nous allâmes les trouver, je n'avois garde de pénétrer leur mauvais dessein, mais je le connus bien-tôt, car dès que nous les eûmes abordez, ils nous firent saisir par leurs gens. Ils dirent en même tems au Préfect, & aux autres Théatins qui les étoient venus saluer, de se retirer, & que s'ils remuoient on les tueroit. Le Préfect saisi de peur s'enfuit, les autres ne nous voulurent pas abandonner, & le frere Laic nous servit vivement. Il se sacrifia pour nous, l'épée nuë qu'on luy mit sur le col, ne le pût faire retirer de nos côtes. Nos valets furent incontinent saisis; un d'eux voulut faire résistance.

& se servir d'un grand couteau qu'il portoit à la ceinture, il fut jetté par terre à coups de lance, on le lia, & on l'attacha à un arbre.

Ces assassins déclarèrent après qu'ils vouloient voir ce que nous avions, je répondis qu'ils en étoient les maîtres, que nous étions de pauvres Capucins dont tout le bien consistoit en livres, en papiers, en méchantes hardes, qu'ils ne nous fissent point de violence qu'on les leur montreroit : je n'avois point d'autre parti à prendre que celui-là étant saisi & lié, & ces assassins s'étant rendus maîtres du logis & des gens qui y étoient. Cette voye me réussit assez bien, graces à Dieu, on me délia, & on me dit d'ouvrir la porte de notre chambre. C'étoit un premier étage, il n'y avoit que ce qu'on vouloit bien qui fût vû, nous avions retenu près de nous nos bijoux les plus précieux, comme j'ay dit, mon Camarade avoit cousu les siens dans le colet d'un gros just-au-corps fourré qu'il portoit. Pour moy j'avois fait des miens deux petits paquets, je les avois cachetés, & je les tenois dans le coffre où étoient mes livres. Je n'osois les porter sur moy ayant peur d'être ou assassiné, ou dépoüillé, ou pris pour être vendu : je dis au frere Laïc & à mon Camarade de tirer ces deux Gentilshommes à part, & de les amuser en négociation, de leur offrir un peu d'argent, & ainsi de me donner tems de tirer du coffre ces deux paquets précieux, & de les cacher en quelque lieu. Ils le firent, j'entray dans notre chambre, & je fermai la porte sur moy. Les gens se doutèrent de mon dessein, ils en avertirent les Gentilshommes qui vinrent eux-mêmes à la porté, elle étoit bien fermée par dedans, j'entendis mon Camarade qui crioit d'enbas que je prisse garde à moy, & qu'on m'observoit par les fentes, cela me fit tirer promptement mes deux paquets du toict où je les cachois, dans la crainte qu'on ne m'eût vû faire. Je les mis dans ma poche, & voyant que ces assassins enfonçoient la porte, je me jettay de la chambre en bas par une fenêtre qui donnoit sur le jardin. Dans une nécessité moins pressante je n'eusse pas fait ce saut pour aucune chose ; car c'étoit pour se tuer ; mais un esprit saisi de crainte ne craint rien que l'objet de sa première frayeur. Je courus au bout du jardin, & je jettay ces deux paquets dans des broussailles. J'étois si troublé, que j'observay mal l'endroit où je les mis. Je retournay aussi-tôt à la chambre, je la trouvay pleine de ces voleurs, dont les uns violentoient mon Camarade, & les autres frapoyent à grands coups de masse d'armes sur mes coffres

pour

pour les rompre, je pris courage, sachant qu'il n'y avoit de dans rien de fort considérable. Je leur fis dire de prendre garde à ce qu'ils faisoient, que j'étois envoyé du Roy de Perse, & que le Prince de Georgie tireroit une furieuse vengeance de la violence qu'ils me faisoient, je leur montray là dessus le Passe-port du Roy de Perse, un des Gentilshommes le prit & le voulut déchirer, disant qu'il ne craignoit, ny ne respectoit aucun homme au monde, l'autre l'arrêta & le retint, l'écriture d'or & le sceau doré luy imprimèrent du respect. Il me fit dire d'ouvrir mes coffres, & qu'on ne me feroit aucun mal ; mais que si je resistois d'avantage on m'ôteroit la tête de dessus les épaules. Je voulus repliquer au lieu d'obey, il pensa m'en coûter cher, un des soldats tira l'épée & la leva pour me la décharger sur la tête. Le frere Laïc luy arrêta le bras. En même tems j'ouvris les coffres, ce fut un pillage étrange, tout ce qui plût à ces Messieurs fut enlevé.

J'étois apuyé contre une fenêtre pendant ce pillage, j'en détournois les yeux pour ne pas accroître ma douleur, je les tenois sur le jardin, j'y aperçus deux soldats qui remuoient les broussailles, aux endroits où il me sembloit que j'avois caché mes deux paquets de bijoux. Je courus tout furieux à cet endroit, un Pere Théatin me suivit, les deux soldats se retirèrent, je ne fais pour quoy, quand ils nous virent entrer ; je me mis aussi-tôt à chercher les deux paquets, le trouble où j'étois m'empêchoit de bien reconnoître l'endroit où je les avois mis, je ne les trouvay point, & je crûs certainement qu'on les avoit découverts & emportez. On peut juger par la valeur de ces deux paquets, qui étoient de vingt cinq mille écus quel desespoir me saisit. Je serois mort sur l'heure sans le secours de Dieu. Il me soutint par sa bonté, & me maintint toujours en un reste de présence d'esprit. Cependant mon Camarade, & le frere Laïc m'appelloient avec de grands cris, je sortis du jardin & courus à la chambre. Comme j'y allois deux soldats me saisirent, ils me tirèrent en un coin, & me prirent ce que j'avois dans mes poches qui n'étoit pas grand chose : après ils me prirent les mains & me les voulurent lier ; je criay, je resistay, je fis signe qu'ils me menassent à leurs maîtres, je fis dire à ces chefs d'assassins qu'il ne me falloit point lier pour m'emmener, ny pour me tuer, que quelque chose qu'ils voulussent faire de moy j'étois disposé à le souffrir. Ils repondirent qu'ils vouloient nous mener au Prince puisque nous étions Ambassadeurs, je repliquay que nous y irions sans être liez, & que nous esperions qu'il

H h nous

nous feroit Justice, que nous avions pour luy des Lettres pour lesquelles il auroit sûrement de la considération. Il étoit tard, la nuit aprochoit. Le Château du Prince étoit à quinze miles, on nous relâcha, on n'emmena que ce valet qui avoit voulu faire résistance. Je le rachetay dix piâtres quinze jours après.

Dés que je fus hors des mains de ces voleurs je m'en allay au jardin, le Pere qui m'y avoit suivi lors que j'allois pour prendre les deux paquets de pierreries que j'y avois cachez comme j'ay dit, avoit conté à tout le logis le grand malheur que je croyois m'être arrivé. Personne ne doutoit que ces soldats ne m'eussent observé, ne m'eussent suivy, & n'eussent pris ce que j'avois caché dans les broussailles. Un de nos valets Armenien nommé *Allaverdy*, ( je le nomme parce que plusieurs de mes amis l'ont vû à Paris au retour de mon premier voyage, & parce qu'il fit alors un coup de fidelité qui merite beaucoup de louange. ) Ce valet dis-je me suivit, & je fus tout étonné que je le vis se jeter à mon col le visage couvert de l'arnes. Monsieur, me dit-il, nous sommes ruinez. La crainte & le malheur commun nous faisoient ainsi tous oublier ce que nous étions. J'étois si transporté que je le pris d'abord pour quelque Mingrelien qui me venoit égorger, quand je l'eus reconnu je fus touché de sa tendresse, je luy commanday de ne pas pleurer; mais, Monsieur, me dit-il, avez-vous bien cherché? J'ay tant cherché, luy répondis-je, que je suis tout-à-fait assuré de mon malheur. Il ne se contenta point de cela, il voulut que je luy montrasse l'endroit où j'avois mis les paquets, & que je luy contasse comme j'avois fait en les cachant & en les cherchant en suite. Je le fis par complaisance pour ce pauvre garçon qui nous témoignoit tant d'attachement. J'étois si prevenu que sa recherche étoit peine perdue que je n'y daignois pas assister. Il étoit nuit, ma douleur me possédoit & me troubloit tellement, que je ne puis dire ce que je fis, où j'allay, ny ce que je sentois; mais enfin je fus tout étonné de me sentir une autre fois prendre au col par ce pauvre garçon, qui à même tems me fourra dans le sein les deux paquets que je croyois perdus. On peut juger le changement que fit en mon ame cet agréable retour. La verité est que la consolation qu'il me donna ne vint point d'avoir recouvré 25 mille écus que je croyois perdus, mais de voir le soin que Dieu prenoit de moy, sa bonté, sa presence, & son secours. Cette vûe me remit tout en un moment, l'état present ne me donnoit plus de peine, ny l'avenir d'inquiétude,

quiétude, & reconnoissant manifestement que Dieu seul pouvoit m'avoir ainsi préservé, je conçus cette assurance de ne pouvoir perir qui m'a soutenu depuis dans toutes les détresses où je suis tombé.

Ayant sauvé ces deux riches paquets, je faisois peu de compte de ce qu'on pouvoit avoir pris dans mes coffres, j'allay à ma chambre, je dis à mon Camarade l'heureux recouvrement que j'avois fait. Je le trouvay redonnant quelque ordre à ce pauvre lieu. Ce qu'on en avoit emporté étoient des habits, des armes, de la vaisselle de cuivre, du linge, & d'autres bagatelles. Nous demeurâmes d'accord de ne point faire savoir le recouvrement des deux paquets perdus, afin qu'on crût que nous n'avions plus rien à perdre: cela fit un bon effet. Les gens des Théatins crurent que nous étions entièrement dépouillés; cependant tout ce que nous avions perdu ne valoit grâces à Dieu quelque quatre cents écus.

Le 24. au matin le Préfect des Théatins & le frere Laïc me menèrent au Catholicos, & au Prince demander Justice. Ils voulurent que je portasse à chacun un present. J'alleguay en vain qu'il n'y avoit pas de raport entre faire des presens & dire qu'on avoit été pillé, depouillé & assassiné. La coutume l'emporta, je presentay au Catholicos un étuy de couteau, de cuillère & de fourchette d'argent, & un chapeau qu'il m'avoit fait demander. Je luy montray le commandement & le passe-port du Roy de Perse, & au Prince aussi. Je ne rendis point au Prince la Lettre de l'Ambassadeur de France, les Théatins ne l'ayant pas trouvé à *rapos*. Ny l'un ny l'autre ne me donnèrent aucune satisfaction. Le Prince me dit que dans le tems de guerre où l'on étoit alors il n'étoit pas Maître de la Noblesse; qu'en un autre tems il m'auroit fait bonne & prompte justice, qu'il feroit son possible pour me faire restituer ce qu'on m'avoit pris. Le Catholicos me tint le même langage, & au lieu de remède se mit à nous donner des consolations. Ils nommèrent pourtant chacun un Gentilhomme pour aller de leur part demander ce qu'on nous avoit pris.

Ce que j'opéray de plus considérable en cette courvée, fut de découvrir que le Dadian ou Prince étoit de part dans l'action du jour précédant, & qu'il avoit touché le tiers du vol, cette découverte me servit à connoître encore mieux la nature du pais où j'étois, & à me faire paroître plus inévitables les dangers qui nous menaçoient. Les deux Gentilhommes



hommes nommez pour nous servir vinrent coucher chez nous. Il falut leur faire un présent à leur arrivée. Ils firent semblant de bien courir pour nôtre service le lendemain & le jour suivant ; leurs courses ne produisirent rien, ils revinrent le 26. au soir nous dire qu'ils n'avoient rien avancé, & qu'ils ne pouvoient continuer leur poursuite, parce qu'on avoit nouvelle que les Turcs étoient entrez en Mingrelie, brûloient & saccageoient tout, & que cela les obligeoit à se rendre promptement près de leurs Maîtres.

J'étois dans une si grande disposition de souffrir, que cette nouvelle ne m'épouvanta pas d'avantage. Les Théatins s'en desespéroient, prévoyant que cette incursion des Turcs les alloit achever : eux & nous nous préparâmes à la fuite. Nous entendîmes sur la minuit deux coups de canon, c'étoit le signal que la Forteresse de Rucs donnoit de l'approche des ennemis. A ce signal tout le monde se mit à fuir, emportant & emmenant dans les bois & dans les lieux forts tout ce qu'ils pouvoient.

Le 27. à la pointe du jour nous nous mîmes à fuir comme les autres. Je ne touchay à rien de ce qui étoit ou enterré, ou caché dans les toits & en d'autres lieux. Je le tenois beaucoup plus en sûreté que ce que nous emporterions. Les Théatins avoient pour toute voiture une charrette à bœufs & deux chevaux. La charrette portoit tout le bagage du logis & deux enfans, le frere Laïc montoit un des chevaux, mon Camarade l'autre. Il étoit malade, cela rendoit nôtre fuite plus difficile & plus lente, deux Peres Théatins & moy suivions à pied la charrette. Les esclaves & tous les gens de la maison nous accompagnoient. Il n'y étoit resté qu'un Pere pour la garder. Il y avoit mille choses dedans qu'on ne pouvoit emporter faute de voiture. J'y laissay mes livres, la plupart de mes papiers, & mes instrumens de Mathématique, m'imaginant que ny les Turcs ny les Mingreliens ne s'en voudroient pas charger. Le Pere qui demouroit à la garde du logis fuïoit dans les bois prochain, dès qu'il entendoit les ennemis, & revenoit le soir au logis. J'ay dit que les guerres des Mingreliens & de leurs voisins, ne sont proprement que des courses & que des pillages, qu'elles ne durent guères, & qu'en peu de jours les ennemis se retirent : voila pourquoy on laisse toujours une personne ou deux en chaque maison pour empêcher que les voisins n'en viennent piller les grains, le vin, & d'autres choses qu'on ne peut emporter. Ces personnes sont par fois surprises par l'ennemy, mais cela arrive rarement, parce qu'ils

qu'ils sont au guet, & que les bois sont tout proche, épais & fort propres à se cacher.

C'étoit une compassion la plus grande du monde de voir tout ce pauvre peuple s'enfuir. Les femmes étoient chargées d'enfans & de paquets, les hommes l'étoient de bagage. L'un chassoit du bétail, l'autre tiroit une charrette pleine de meubles. On en voyoit sur les chemins épuisez de force & mourans. On voyoit de vieilles gens & des petits enfans qui ne pouvoient marcher, & qui imploroient du secours avec des gemissemens pitoyables : c'étoit des cris, une desolation, des miseres dont il n'y a que le cœur de ces barbares qui ne se fonde pas. Il est vray pourtant que je n'en étois point touché, non par dureté, mais faute de compassion, mes propres malheurs l'ayant tellement épuisée, qu'il ne m'en restoit plus pour ceux d'autrui. Le lieu où nous-nous retirâmes étoit une Forteresse dans les bois comme celles que j'ay décrites. Le Seigneur du lieu s'appelloit *Sabatar*. C'étoit un Georgien qui s'étoit fait Mahometan, & puis étoit revenu au Christianisme. Il passoit pour moins fripon & moins brigand que les autres, nous arrivâmes chez luy après avoir fait cinq lieues dans des boues & des fanges profondes, dont je croiois que la charrette ne se pourroit jamais tirer : il la falut décharger & recharger vingt fois, je ne diray point que je fus prêt deux fois de la voir piller & d'être dépoüillé & tué, parce que je courois tous les jours ce risque. Quand nous fûmes arrivez à la Forteresse, celuy à qui j'ay dit qu'elle appartenoit nous reçût bien. Les Peres Théatins luy dirent que j'étois une personne qu'on n'obligeoit point sans avantage. Il nous logea dans le four, en une petite & méchante cabane où nous n'étions guères plus à couvert que dans la cour : car il y pleuvoit de tous côtez. C'étoit pourtant une grande faveur de l'avoir, & de n'être point mêlé avec une infinité de misérables tous les uns sur les autres. La Forteresse étoit pleine de gens lors que nous y arrivâmes. Il y avoit huit cens personnes presque tous femmes & enfans.

Avant que de continuer le recit de mes disgraces, je parleray du sujet de l'irruption des Turcs, & diray ce que j'ay appris des dernières guerres des Mingreliens, & des peuples du pais d'Imirrette & de Guriel, où leurs formidables Voisins le Turc & le Persan se font mêlez. On y verra des aventures qui ne sont peut-être pas indignes de l'histoire, & c'est assurément quelque chose d'également remarquable & étonnant, que des Etats si petits & si peu considérables produi-

sont continuellement des revolutions si tragiques. On ne m'accusera pas d'avoir outré la méchanceté des peuples qui les habitent, quand on lira cet endroit de l'histoire, & la simple relation que j'en feray en les représentant tels qu'ils sont, me justifiera peut-être dans l'esprit de mes lecteurs.

Le plus fameux Prince qu'ait eu la Mingrelie depuis qu'elle s'est revoltée contre le Roy d'Imirette, c'a été Levan Dadian Oncle de celui qui regne aujourd'hui. Il étoit vaillant & généreux, il avoit beaucoup d'esprit, assez d'équité, & de bonheur en toutes ses entreprises. Il fit la guerre à ses voisins & les vainquit tous: ceût été sans doute un excellent Prince, s'il fût né dans un meilleur pais; mais la coutume qu'on a dans le sien de prendre plusieurs femmes, & même des proches parentes, fit qu'il s'emporta à des excez qui le rendirent indigne de toute sorte d'Eloges.

Il demeura orphelin presque au sortir de l'enfance: son Pere en mourant luy donna pour Tuteur son frere, qui étoit Oncle paternel du Pupile: il s'appelloit George, & il étoit Prince Souverain de *Libardian*, pais qui s'étend fort avant dans le mont Caucase. George s'acquitta fidelement de la tutelle de son Neveu: il l'éleva bien, & gouverna sagement la Mingrelie durant sa minorité.

Levan âgé de 24 ans épousa la fille du Prince des Abcas dont il eut deux fils, c'étoit une tres-belle Princesse, & pleine d'esprit. On l'accuse de n'avoir pas été fidele épouse, c'étoit peut-être pour se venger de l'infidelité que son mary luy faisoit tous les jours ouvertement. Entre les femme dont il devint amoureux, étoit celle de George son Oncle, qui avoit été son Tuteur, & à qui il avoit tant d'obligation. Cette Dame s'appelloit *Darejan*, d'une famille considérable nommée *Chilaké*. Comme elle étoit extrêmement belle, mais méchante & ambitieuse au delà de ce qu'on pourroit imaginer. Elle ne se contenta pas de violer la fidelité conjugale, & d'entretenir deux ans durant un commerce incestueux avec le Prince son Neveu, elle luy persuada de plus au bout de ce tems de l'enlever, de l'épouser, & de repudier sa femme. Levan fit tout cela. Il enleva cette adultère de la maison de son mary: Il l'épousa, & huit jours après il renvoya sa femme honteusement, & sans suite au Prince des Abcas son Pere; après luy avoir fait couper le nez, les oreilles & les mains. Le sujet qu'il prit pour excuser une cruauté si étrange, fut de l'accuser d'adultère avec le Vizir, qui se nommoit *Papona*. Et pour le mieux persuader, il fit mettre ce Vizir à la

bouche

bouche d'un canon, au même tems qu'il mutiloit sa femme. Tout le monde assure pourtant qu'entre elle & le Vizir il ne s'étoit rien passé de criminel, & que ce fut seulement à la haine & à la jalousie de la Chilaké, que Levan sacrifia son Epouse, & son Ministre.

L'amour de cette méchante femme s'étoit fait immoler ces importantes victimes: son ambition en eut encore de plus précieuses. Levan empoisonna luy-même les deux fils qu'il avoit eus de la Princesse sa femme. La Chilaké le portant à cette incroyable inhumanité, afin que les enfans qu'elle auroit de luy regnassent seurement.

Le Prince George aimoit sa femme, toute adultère & toute scelerate qu'elle étoit. Son enlèvement le jeta dans un fureux desespoir: il en fit le deuil durant quarante jours, selon la coutume du pais, de même que si elle eût été morte; après quoy il prit les armes, & se jeta sur les terres du Prince son Neveu. Levan étoit vaillant, il avoit de bonnes troupes, George fut contraint de se retirer dans ses montagnes, où il mourut bien-tôt de regret & de douleur.

Le Prince des Abcas voulut aussi venger l'outrage & l'affront qu'il avoit reçu en la personne de sa fille, mais avec aussi peu de succes: Il assembla ses forces, commença la guerre contre le Prince Mingrelien, & bien que les suites ne fussent pas à son avantage, il ne voulut jamais faire de Paix ny de Treve avec luy, & ne finit la guerre que quand il scût la mort de ce barbare Gendre.

Un troisième ennemy encore plus redoutable, mais aussi peu heureux, s'éleva contre Levan. C'étoit son propre frere nommé Joseph, qui entra si avant dans le juste ressentiment de son Oncle George, & du Prince des Abcas, qu'il se resolut de les venger, en faisant assassiner le Coupable. Il aposta un Garde Abcas de Nation, pour faire l'assassinat; l'Echanson du Prince étoit de la partie. Le complot étoit fait de cette sorte, que Joseph se trouveroit à dîner au Palais, que le Garde Abcas seroit debout derrière le Prince, la lance à la main, & que quand le Prince porteroit à sa bouche une de ces grandes tasses de vin, que les Mingreliens boivent à la fin du repas, l'Echanson seroit signe à l'Abcas, lequel au moment luy passeroit la lance dans le corps. Ce complot alia jusqu'au point de l'exécution, & échoua là, la justice de Dieu voulant que les crimes de Levan fussent ses assassins & ses bourreaux, qui le tinrent long-tems sans l'achever. Il apperçût le signe que l'Echanson faisoit, & comme inspiré il se jeta de sa place en

bas.

bas, de façon que la lance ne le toucha point : cependant l'Abcas échappa, mais l'Echanson fut saisi, mis à la torture, & écartelé après avoir confessé tout ce qu'il savoit de la conspiration. Le Prince Joseph eut les yeux crévez, & mourut peu après, laissant un fils qui est aujourd'hui le Prince de Mingrelie.

Levan eut trois enfans de son incestueuse union, deux fils & une fille, qui portèrent chacun l'iniquité de leurs peres; car ils furent tous trois paralitiques. On fit tout ce qui se peut imaginer pour leur guérison, mais tout fut inutile, leur maladie épuisa l'art des Medecins du pais, des Théatins, & d'un habile Medecin Grec que le Prince fit venir de Constantinople. Le Cadet & la fille moururent âgés de vingt ans ou environ, le fils aîné nommé Alexandre vécut d'avantage, & même il se maria, & eut un enfant. Sa femme étoit fille du Prince de Guriel. Il en eut un fils un an après son mariage, & peu après il décéda, son pere Levan étant encore vivant.

Levan mourut l'an 1657. après sa mort la Chilaké eut le credit de mettre en sa place un fils qu'elle avoit eu avec son premier mary, mais dont on assure pourtant que Levan étoit le Pere. Ce jeune Prince, qui s'appelloit *Vomeki*, ne regna pas long-tems. Le Viceroy de cette partie de Georgie qui est sous la domination de Perse, le dépouilla de la Principauté, dont il revêtit le legitime heritier de Levan, après avoir envahy la Mingrelie, & le pais d'Imirette. Comme cette invasion est un incident naturel & nécessaire en ce recit, j'en diray en peu de mots le sujet.

Le feu Roy d'Imirette, qui s'appelloit Alexandre, & qui mourut l'an 1658. eut deux femmes : la première étoit fille du Prince de Guriel, & s'appelloit *Tamar*, qui il repudia pour ses adultères, après en avoir eu un fils & une fille. Le fils qu'on nomme *Bacrat Mirza* est aujourd'hui Roy d'Imirette. La fille est Princesse de Mingrelie, celle là même dont j'ay tant parlé, qui vouloit me voler, & me marier. La seconde femme d'Alexandre s'appelloit *Darejan*, une jeune Princesse, fille du grand & célèbre *Taymurazkan* dernier Roy Souverain de Georgie. Il n'en eut point d'enfans, & il la laissa veuve après quatre ans de mariage. On parle de sa beauté & de ses traits comme d'une merveille. Dès que son beau-fils Bacrat fut sur le Trône, elle le sollicita de l'épouser. Bacrat n'étoit âgé que de quinze ans : les charmes de la beauté ne pouvoient pas faire encore de si grandes impressions sur son

son cœur, & les mauvaises mœurs de son pais ne l'avoient pas tout-à-fait corrompu. Il eut horreur de la proposition, & n'y répondit que par des dédains. Darejan voyant qu'elle ne pouvoit se maintenir sur le Trône, y mit incontinent une jeune personne de douze ans, sa parente, qu'on nomme *Sijhan Darejan*, qui est fille de *Datona* frere de *Taymurazkan*. Bacrat l'épousa âgé de quinze ans, comme j'ay dit. Darejan s'assuroit de gouverner toujours l'Etat, & de tenir le Roy & la Reine continuellement en tutelle. Bacrat tout jeune qu'il étoit s'aperçût du dessein de sa belle-mere, & un jour il luy en témoigna du mécontentement. Darejan dissimula, & contenta Bacrat sur l'heure, l'assurant qu'elle ne vouloit garder aucune autorité. Ce Prince a le naturel bon & simple, il crût Darejan, & luy redonna facilement sa confiance, ne pensant à rien moins, qu'à la trahison qu'elle méditoit contre luy. Elle fit semblant d'être malade, & envoya supplier le Roy de la venir voir. Il y alla bonnement. Dès gens qu'elle avoit apostez dans sa chambre, s'en saisirent dès qu'il fut entré, & le lièrent. Elle le fit mener aussi-tôt dans la Forteresse de *Cotatis*, qui est la principale place du Pais, dont le Commandant étoit sa créature. Elle s'y rendit incontinent après, manda tous les Grands qu'elle avoit gagnez & en qui elle s'assuroit, & delibera cinq jours avec eux de ce qu'elle feroit du Roy. Les uns luy conseilloyent de le faire mourir, & les autres de luy arracher les yeux. L'avis des derniers fut suivy, & Bacrat aveuglé. Cela arriva huit mois après le mariage de ce pauvre Prince, qu'on dit même qu'il n'avoit pas consommé.

Entre les Seigneurs qui étoient du party de Darejan, il y en avoit un qu'elle aimoit éperduement, qui s'appelloit *Vaétange*. Elle l'épousa & le fit couronner Roy dans la Forteresse. Cela irrita les autres Seigneurs, qui se crurent tous offensés de la préférence. Ils se retirèrent du party de Darejan, se joignirent au party contraire, prirent les armes & appellèrent à leur secours les Princes de Guriel & de Mingrelie, offrant de donner le Royaume à celui des deux qui viendrait le premier les secourir. *Vomeki Dadian* vint d'abord avec toutes les forces de son pais, & il se rendit bien-tôt maître de tout ce qui tenoit pour Darejan, à la reserve de la Forteresse de *Cotatis*. On y mit le siège, mais comme faute d'artillerie on ne gaignoit rien sur les assiégés, que la liberté d'aller & de venir; on eut été long-tems à les reduire, sans l'adresse d'un Seigneur du pais nommé *Ottia Checaizé*. Il

fit par un tour d'esprit, ce qu'on ne pouvoit faire par force. Il alla à la Forteresse avec un feint desespoir causé par le Prince de Mingrelie, fit croire à Darejan qu'il en étoit poussé d'une manière à n'avoir plus de refuge assuré : qu'il venoit se jeter à ses pieds, luy demander pardon, & sa protection contre ce Prince. Darejan donna dans le piège. Elle crût tout ce qu'Otia luy disoit, & que l'ardeur qu'il luy témoigna pour ses intérêts étoit véritable. Elle l'admit à son Conseil grossi de puis peu de l'Evêque de Tiflis, & du Catholicos de Georgie, que le Viceroy de ce pais là luy avoit envoyez, dans la crainte que ceux en qui elle se confioit, ne luy fissent quelque trahison. Ce Transfuge les leura pourtant, tout éclairés qu'ils étoient. Il dit en leur présence à Darejan, que dans l'état des choses, il n'y avoit point d'autre voye pour chasser le Prince de Mingrelie, pour luy ôter ce qu'il avoit pris, & pour regner sûrement que d'avoir recours au Turc : qu'il falloit qu'elle envoyast son mary à Constantinople, demander du secours & faire confirmer son Couronnement : que le Royaume d'Imirette étoit tributaire de la Porte, & que le Grand Seigneur avoit le droit & les forces qu'il falloit, pour le pacifier & pour y mettre un Roy. Darejan fut charmée de l'avis, & lors que celui qui le donnoit s'offrit de l'exécuter en partie, & de conduire Vactangle à Constantinople, elle se jeta à ses pieds, ne trouvant pas que des paroles exprimassent assez la reconnoissance dont elle avoit le cœur plein. Vactangle ne prit avec luy que deux hommes, afin d'aller plus vite, & plus secretement : son Guide le fin Otia Checaizé, le fit fortir de la Forteresse à l'entrée de la nuit, & tirant par des chemins détournés pour aller aux Assiégeans, il le mit dans leur camp en moins d'une heure. Le Prince de Mingrelie luy fit à l'instant arracher les yeux, & envoya cette nuit là même faire savoir à Darejan, qu'il tenoit son mary prisonnier, & qu'il l'avoit fait aveugler. Cette nouvelle la surprit tellement, qu'elle en perdit le courage, & la résolution, & peu après elle rendit la Forteresse qui fut pillée. On assure que le Prince de Mingrelie en emmena un fort riche butin, & entr'autre douze charétes de vaisselle, & de meubles d'argent. Les Rois d'Imirette avoient amassé, à ce qu'on dit, une si grande quantité d'argenterie, que dans leur Palais presque tout étoit d'argent massif, jusqu'aux gradins, & aux marche-pieds. Cela n'est pas difficile à croire d'un pais qui est bon & de commerce, voisin des pais qui étoient autre-fois les plus riches, & où il paroît que la monoye n'étoit

n'étoit pas alors en usage, n'étant encore apresent que fort peu pratiquée. Le Prince de Mingrelie emmena aussi avec luy le Roy & la Reine d'Imirette, la méchante Darejan, & le malheureux Vactangle son mary, & il renvoya honnestement au Viceroy de Georgie, les deux Prelats qu'il avoit envoyez à cette Princesse, pour luy servir de Conseillers.

Le Viceroy de Georgie se nomme *Chavadas-can*. Il est du sang Royal des derniers Souverains de ce pais là ; mais il s'est fait Mahometan pour en pouvoir être Viceroy sous le Persan. Il n'a que deux femmes legitimes, qui toutes deux sont Chrétiennes, dont l'une s'appelle *Marie*, & est sœur de Levan Prince de Mingrelie, celui par qui j'ay commencé cette histoire. Dès qu'elle eut appris comment la detestable Chilaké avoit exclus le legitime heritier, en faveur du fils qu'elle avoit eu avant qu'elle fût mariée à Levan, elle pressa le Prince son mary de prendre en main le droit de son Neveu, & de le mettre en possession de la Principauté, dont il étoit le vray & le legitime heritier. Le Viceroy de Georgie ne voulut pas d'abord agir par la force dans cette affaire. La Mingrelie est tributaire du Grand Seigneur : il ne pouvoit y porter la guerre à l'inscû du Roy de Perse, & sans son consentement, & il ne savoit comment l'obtenir. Il en eut bientôt une occasion favorable ; car dès que le Prince de Mingrelie fut entré dans le Royaume d'Imirette, comme je le viens de dire, Darejan qui est la parente du Viceroy Georgien, & qui a été élevée chez luy, Vactangle son Epoux, & les Grands de leur Party, luy envoyerent offrir de donner le Royaume à *Archyle* son fils aîné, s'il vouloit venir en chasser le Mingrelien. Le Viceroy fit savoir cette offre au Roy de Perse, & l'assura qu'il ajouteroit ce Royaume, & la Mingrelie à son Empire, s'il vouloit luy permettre seulement de les conquérir. Sa Majesté luy en envoya son consentement. Il rassembla aussi-tôt ses forces, & marcha vers l'Imirette. Comme il entroit dans le pais, il eut nouvelles qu'un Grand de Georgie s'étoit soulevé, & que prenant l'occasion de son absence, il se préparoit à ravager le pais. Il rebroussa chemin, mena ses forces contre le Rebelle, le défit & le fit mourir, & après retourna vers l'Imirette.

Les Grands de ce Royaume qui l'appelloient, avoient rassemblé quatre mille hommes. C'est une grande armée pour un pais aussi borné que celui là, elle grossissoit tous les jours des gens dont les uns redouroient sa puissance, & les autres étoient charmez de sa valeur. Il ne trouva presque aucune

résistance

résistance en Imirette, & en Mingrelie. Le Prince Vomeki se retira chez les Souïanes, dans les lieux du mont Caucase qui sont inaccessibles à la Cavalerie. Ainsi le Prince Georgien ne fit que piller. Il emporta un tres-riche butin de l'un & de l'autre pais. On dit que c'est là qu'il a amassé une bonne partie de la vaisselle d'or & d'argent dont sa maison est remplie. Il établit Prince de Mingrelie son Neveu petit fils de Levan, à qui la Principauté appartenoit de droit, & le fiança à une de ses Nieces qu'il luy devoit envoyer, en suite il fit couronner Roy d'Imirette son fils ainé nommé *Archyle*; mais il ne savoit de quelle manière se deffaire de Vomeki. Car il ne vouloit pas laisser ce fugitif dans les montagnes où il s'étoit retiré, apprehendant qu'après son depart il n'en descendît, & ne donnât de la peine aux Princes nouvellement établis. Un Grand d'Imirette nommé *Kotzia* le tira de peine. Il écrivit aux Souïanes, que le Viceroy de Georgie vouloit absolument se deffaire de Vomeki, qu'il leur donneroit de grandes recompenses s'ils le tuoient; mais qu'il alloit leur porter la guerre, s'ils refusoient de luy donner cette satisfaction. Les Souïanes firent ce qu'on voulut. Ils tuerent Vomeki, & envoyerent sa tête au Prince Georgien. Il se retira après cette exécution, emmena avec luy les deux Princes d'Imirette aveugles, Bacrat & Vactangle, afin que ny eux ny leurs amis, ne pussent rien entreprendre en leur faveur après son depart, & laissa à Cotatis les Princesses leurs femmes. Ce fut à la considération de son fils le Roy d'Imirette qu'il fit cette inhumaine séparation: ce jeune Roy étoit devenu si éperdument amoureux de la femme de Bacrat, qu'il vouloit l'ôter à son mary, & l'épouser.

Après le depart du Viceroy de Georgie, plusieurs Grands d'Imirette conspirèrent contre le nouveau Dominateur. Les uns en étoient maltraittez, d'autres ne pouvoient endurer le grand pouvoir de *Kotzia*, que son pere luy avoit donné pour premier Ministre, sa fierté & ses duretez pour eux. Ils écrivirent au Pacha d'*Acalziké*, (c'est un pais de la domination du Turc qui confine avec l'Imirette,) qu'ils s'étonnoient de le voir regarder avec une si grande indifférence, le Viceroy de Georgie saccager un Royaume & une Principauté tributaires des Turcs, se les assujettir, en emmener prisonniers les legitimes Souverains, & mettre à leur place des personnes de son sang: qu'ils le suplioient de leur faire savoir si c'étoit la Porte qui les abandonnoit au caprice des Persans, ou si c'étoit la crainte de leurs forces qui luy lioit le mains en une affaire où

où il y alloit de l'honneur & de l'intérest du Grand Seigneur. Le Pacha leur fit réponce qu'il avoit mandé à la Porte l'invaison faite par le Viceroy de Georgie, qu'il attendoit d'heure à autre des ordres, & que dès qu'il les auroit reçus il leur en feroit savoir ce qui seroit nécessaire. Peu après il leur écrivit que ces ordres étoient venus, & qu'aussi-tôt que les Troupes que les Pachas d'Erzerum & de Cars, (ce sont des Provinces de l'Arménie,) avoient ordre de luy envoyer, seroient jointes aux siennes, il iroit les delivrer du joug des Georgiens: cependant qu'ils se tinssent prêts à se joindre à luy avec le plus de gens qu'ils pourroient assembler, & qu'ils fissent tuer *Kotzia*, de peur que ses forces, sa prudence, & son credit, n'arrestassent l'entreprise, & afin que sa mort laissât sans aucun conseil le nouveau Roy d'Imirette.

Les Principaux Conjurez étoient le Grand Maître de la maison du Roy, & l'Evêque Janatelle. Ils mirent de leur complot un Gentilhomme de *Kotzia*. Ils luy promirent la fille du Grand Maître en mariage, & de luy faire donner par le Pacha Turc les terres de *Kotzia* son Maître, s'il vouloit le tuer. Ce perfide accepta le party, il assassina de nuit ce Seigneur, pendant qu'il rendoit une medecine.

Ce coup hardy découvrit la conspiration, fit prendre les armes à tous les Grands d'Imirette, hasta la marche du Pacha d'*Acalziké*, & jeta le Roy dans un trouble & dans une consternation extrême. Il en donna promptement avis à son Pere le Viceroy de Georgie, qui luy envoya aussi-tôt des instructions, & des Conseillers, & l'assura qu'il iroit dans peu de tems le soutenir avec une armée. Le Pacha d'*Acalziké* ne luy donna pas le tems de l'attendre: il entra dans l'Imirette avec tant de vitesse que le jeune Prince eut beaucoup de peine à éviter ses coureurs, & à se sauver luy troisième. Il alla trouver son Pere, où peu de jours après être arrivé on leur apporta nouvelle, que le Pacha d'*Acalziké* avoit mis garnison dans la Forteresse de *Coratis*, place capitale d'Imirette, comme je l'ay dit, & qu'il étoit Maître de tout le Pais. Cela fit rebrousser chemin au Viceroy de Georgie, n'osant rien entreprendre contre les Turcs sans les ordres du Roy de Perse.

Ceux que le Pacha avoit reçus du Grand Seigneur portoient, que puisque les peuples d'Imirette & de Mingrelie n'employent leur liberté qu'à s'entre-détruire, il leur ôta le plus de lieux forts qu'il pourroit. Le Pacha avoit tenu son ordre

fort secret, & s'étant adroitement fait mener dans la Forteresse de Cotatis, il s'en rendit Maître, & y tint garnison. Après il fit venir tous les Gentilshommes du pais, & leur fit prêter serment de fidelité au nouveau Roy qu'il leur donna. C'étoit le fils du Prince de Guriel. Il étoit *Berre*, c'est à dire, Moine de l'ordre de S. Basile. Il quitta l'habit monastique, & fut couronné Roy.

Pendant que le Pacha dispoit ainsi du petit Royaume d'Imirette, le Prince de Mingrelie le vint trouver, & luy dit qu'il venoit luy apporter sa tête, & la soumettre à l'ordre du Grand Seigneur. Qu'il étoit, & vouloit être Tributaire de la Porte, que le Prince de Georgie en l'établissant, n'avoit fait que luy rendre le patrimoine de ses Ancestres, qui luy appartenoit de droit. Le Pacha fut apaisé par cette soumission, & par les grands presens que ce Prince luy apporta. Il le confirma dans la Principauté, & après retourna à Acalziké, emmenant avec luy la méchante Darejan, & la Reine d'Imirette que le malheureux Archile n'avoit pu emmener.

Cela arriva l'an 1659. & le Pacha Turc n'eut pas plutôt le do scourné, que les Grands d'Imirette emportez de leur perfidie & legereté naturelle, refuserent d'obeir à leur nouveau Roy. Ils envoyerent des gens au Viceroy de Georgie porter leurs plaintes contre luy, & le conjurer de leur renvoyer Bacrat tout aveugle qu'il étoit. Le Prince Georgien apprehenda que cette requeste ne fût un artifice de leur perfidie, & pour s'en assurer il fit réponce, que si les Grands d'Imirette étoient véritablement irritez contre leur nouveau Maître, & bien resolu de le chasser, qu'ils l'aveuglassent, & qu'ayant cette assurance il leur renvoyroit Bacrat. La condition fut acceptée, & on l'exécuta ponctuellement de part & d'autre. Les Grands d'Imirette créverent les yeux à leur Roy, & le renvoyerent au Prince de Guriel son frere. Celuy de Georgie leur renvoya Bacrat, après l'avoir fiancé à une de ses nieces, sœur de celle qu'il avoit donnée au Prince de Mingrelie.

Ce Prince étoit jeune, & Bacrat étoit privé de la vuë. Leurs principaux Officiers les gouvernoient, ceux d'Imirette & de Mingrelie avoient des querelles ensemble. Ils y engage- rent leurs Maîtres, & les obligerent à se faire la guerre. Le Mingrelie fut vaincu, & pris prisonnier avec sa femme. Il n'y avoit que deux mois que le Viceroy de Georgie la luy avoit

avoit envoyée, & on fit courir le bruit dans la suite, qu'il n'avoit pas encore consommé le mariage avec cette jeune Princeesse. Elle est fort belle & fort bien faite. J'ay vû de tres-belles femmes en son pais, mais je n'en ay pas vû de plus charmante. Elle est assurément coupable de tout ce qu'on peut sentir pour elle; car on diroit à ses yeux passionnez tendres & mourans, qu'elle ne regarde que pour demander de l'amour, & pour donner de l'esperance. En un mot tout son air & ses discours tendent les bras aux gens. Ce Janatelle Evêque que j'ay dit qui est un des plus considérables Seigneurs d'Imirette, en fut épris dès qu'il la vit. Il est riche. Il luy fit des presens & la gagna si bien, qu'encore aujourd'huy elle est toute à luy, & presque aussi publiquement que si elle étoit sa femme. L'artifice dont il se servit pour retenir toujours en Imirette cette belle prisonnière, est rare & tour-à-fait plaisant. Il en rendit amoureux le Roy son Maître le pauvre aveugle Bacrat, par les merveilleux recits qu'il luy fit de la beauté de cette jeune Princeesse, & quand il l'eut enflammé, il luy representa qu'il la devoit épouser. Votre Majesté, luy dit il, a perdu sa femme le Pacha d'Acalziké la emmenée, & Dieu sait ce qu'il en a fait. La Niece du Viceroy de Georgie, à qui on vous a fiancé est un enfant, quand pourrez-vous vous marier effectivement avec Elle? Que Votre Majesté épouse la Princeesse de Mingrelie, c'est la sœur de la femme qu'on vous destine, & que vous avez acceptée, la cousine germaine de celle que les Turcs vous ont enlevée, & de plus elle est tres-belle: vous n'en pouvez pas épouser une autre qui ait tant de beauté, & tant d'esprit. Le Roy suivit bonnement le conseil sans penser qu'il faisoit une affaire pour son Conseiller, beaucoup plus que pour luy. La Princeesse y donna les mains de tout son cœur.

On savoit que le Prince de Mingrelie l'aimoit extrêmement, & qu'il ne consentiroit jamais à la céder au Roy d'Imirette. On chercha donc un prétexte pour la luy ôter avec quelque aparence de justice, & voicy quel il fut. Le Roy d'Imirette avoit sa sœur avec luy: elle étoit veuve alors comme je l'ay dit: on luy proposa de la faire Princeesse de Mingrelie en la place de celle qui l'étoit, pourvû seulement qu'elle fût surprendre le Prince couché avec elle. Une sœur de Roy, jeune, artificieuse, & assés bien faite, n'a pas grand peine à débaucher un Prince jeune, simple, & captif. On surprit ces deux personnes au lit, & on les fit épouser à l'heure même

même, & à l'heure même le Roy d'Imirette épousa la Princesse de Mingrelie. Ces beaux mariages ainsi faits, on mit en liberté le Mingrelie, & on luy rendit son pais, après luy avoir fait jurer sur toutes les Images, de ne point repudier sa nouvelle épouse, & de n'en point épouser d'autre de son vivant.

Dés qu'il fut de retour en son pais, l'ardeur de la vengeance le transportant, il reclama également le Turc, & le Persan. Il envoya des Ambassadeurs au Viceroy de Georgie, & au Pacha d'Acalziké, se plaindre de l'invasion que le Roy d'Imirette avoit fait de son pais, & de l'enlèvement de sa femme. Le Pacha étoit déjà dans une extrême colère de la perfidie du peuple d'Imirette, de leur rebellion, & de l'indigne traitement qu'ils avoient fait au Roy qu'il leur avoit donné. Le Prince de Guriel frere de ce Roy infortuné, luy en demandoit fortement la vengeance. La cruelle Darejan l'animoit de tout son pouvoir à la prendre dans toute la rigueur que meritoient tant de méchancetez. Elle étoit admirablement belle, comme je l'ay dit, sa beauté donnoit de grands secours à ses raisons. Le Pacha luy promit de remettre sur le Trône d'Imirette elle & son mary, qui étoit comme on a dit, prisonnier en Georgie, si elle l'en pouvoit retirer. L'Archevêque de Gori l'avoit en garde. Darejan eut l'adresse de le faire enlever & amener à Acalziké. Dés qu'il y fut arrivé, le Pacha les mena tous deux avec luy en Imirette. Il y fit des saccagemens & des maux horribles. Le Roy & la Reine s'enfuirent à une Forteresse nommée *Ratchia*, qui est dans les montagnes en un lieu inaccessible à des armées. Le Pacha mit sur le Trône Darejan & son mary, & leur fit prêter serment par tous les Grands & par tout le peuple, il prit des otages & s'en retourna avec un grand nombre d'esclaves, mais fort peu d'autre butin, parce que c'étoit la troisième fois en cinq ans, que ce pais avoit été pillé, ravagé & desolé, par les peuples voisins & par les Persans.

La méchante Darejan étoit destinée à se perdre par un excès de confiance, un Grand de ses sujets ayant leurré sa crédulité, l'avoit jettée, comme je l'ay raconté, dans le plus misérable état où une femme de sa qualité puisse tomber : un autre par la même voye luy fit faire la fin la plus tragique du monde. C'étoit ce perfide même qui avoit tué *Cotzia* premier Ministre de ce pais là en trahison, & il s'appelloit aussi *Cotzia*. L'assassinat qu'il avoit commis l'avoit rendu puissant. Il n'étoit

n'étoit point allé rendre hommage au Pacha, parce qu'il étoit de la faction contraire à Darejan, & qu'il apprehendoit d'être immolé. Il écrivit à cette Princesse après le depart des Turcs, & luy manda que Bacrat & ceux à qui ce Prince se laissoit gouverner, l'avoient tellement outré par mille mauvais tours, qu'il seroit leur ennemy toute sa vie. Que si elle vouloit s'engager à le remettre en grace avec le Pacha, à luy rendre toutes les terres qu'elle avoit confisquées, & à luy donner celles du Grand Maître de la maison de Bacrat, il luy livreroit ce Prince & la Princesse sa femme. Elle promit tout. Le Traître vint se rendre à elle. La Princesse voulut bien luy donner les plus certaines marques de reconciliation, d'amitié, & de confiance, qui soient en usage en ces pais là entre hommes & femmes. Elle l'adopta, & luy donna le bout du teton à succher. C'est une coutume non seulement de la Mingrelie, de la Georgie, & de l'Imirette, mais aussi des autres pais voisins d'adopter de cette manière les personnes qu'on ne peut s'unir par alliance. Le Traître ayant ce gage de la foy de Darejan écrivit à Bacrat de venir avec toute la faction, & qu'il la luy mettroit entre les mains avec son mary morts ou vifs. Le jour que Bacrat devoit paroître, le perfide *Cotzia* se mit au lit, dit qu'il étoit malade, envoya supplier Darejan de le venir trouver pour apprendre une nouvelle de grande importance qu'il venoit de recevoir, & qu'il ne pouvoit dire qu'à sa Majesté même. Elle y vint avec ses Demoiselles seulement. Pendant qu'elle étoit auprès du lit du Traître, des gens apostez en grand nombre se jettèrent sur elle. Ses filles la couvrirent d'abord, mais elles furent bien-tôt écartées. Il y en eut une qui prit la Princesse entre les bras, & la poussant dans un coin ne la voulut jamais quitter. Les assassins les poignardèrent toutes deux. *Cotzia* se leva aussi-tôt, & alla avec sa troupe au logis du mary de Darejan ; c'étoit un aveugle qui ne pouvoit que se laisser conduire. Il fut pris. *Cotzia* le fit lier & garder jusqu'à la venue de Bacrat. Lors que ce Prince fut arrivé, il demanda incessamment le captif, & l'entendant aprocher ; *Traître*, luy dit-il, *tu m'as fait arracher les yeux, je te vais arracher le cœur* : en disant cela il se fit mener proche de ce malheureux, & à tâtons luy donna plusieurs coups de poignard. Ses gens l'achevèrent, & mirent son cœur entre les mains de ce sanguinaire Aveugle, qui pendant plus d'une heure le tint en le pressant, & le déchirant, avec un emportement de rage inouï.

Ces barbares Tragedies arrivèrent l'an 1667. Depuis ce tems jusqu'à l'an 1672. il en est arrivé cent autres en ces mêmes Pais, toutes pleines de turpitude & d'inhumanité, je les passe sous silence, parce que ce sont de trop horribles histoires : je diray seulement que le Traître Cotzia fut tué aussi en trahison, & que peu après ses assassins le furent aussi à la bataille de Chicaris ; qui est un gros village à la vûe de Scander Forteresse d'Imirette, où l'armée de ce pais, & celle du Prince de Mingrelie se rencontrèrent, & qu'il y a une Providence toute visible dans les histoires modernes de ces méchants peuples, en ce que Dieu y fait de rudes & brièves justices ; les assassins y sont presque toujours assassinez, & avec des circonstances qui font bien connoître que c'est Dieu qui s'en mêle, & qui employe ainsi les uns pour punir les autres.

L'an 1672. le Pacha d'Acalziké voyant que la guerre ne finissoit point entre ces deux petits Souverains de Mingrelie & d'Imirette, ny par ses accommodemens, ny par ses remontrances, ny par ses ordres, résolut de les exterminer, & de donner à d'autres leurs Pais. Il avoit entre ses mains le véritable & legitime Heritier de Mingrelie : Car lors que Vomeki Dadian fut établi Prince en ce pais là, la femme d'Alexandre fils de Levan ayant peur que l'ambitieux Chilaké mere de Vomeki ne fit mourir le fils d'Alexandre, elle s'enfuit & l'emporta avec elle. Cette Princesse étoit sœur du Prince de Guriel, qui appréhendant aussi que cette furie de Chilaké ne luy fit la guerre, s'il retiroit ce petit enfant conseilla à sa sœur de le porter au Pacha d'Acalziké. Elle le fit, & ce jeune enfant a été élevé en cette ville d'Acalziké auprès des Pachas. L'on ne l'a point fait changer de Religion : on s'est contenté de luy donner une éducation qui luy laissât une forte teinture des coûtumes & des mœurs des Turcs. Le Pacha d'Acalziké résolut donc de mettre ce jeune Prince en Mingrelie, parce que le pais luy appartenoit de droit, comme on a dit, & parce qu'on pouvoit esperer qu'il le gouverneroit bien, & qu'il le purgeroit des habitudes abominables dont il est tout couvert. Voila le sujet de la venue des Turcs en Mingrelie. Le Prince de Guriel joignit son armée à celle du Pacha. Il étoit ravi qu'on allât faire son Neveu Prince. Cette entreprise offroit mille biens à son esperance. Le Pacha vint d'abord en Imirette, se rendit maître du pais & de la personne du Roy Bacrat. La Reine son Epouse ne fut point prise : son Evêque Janatelle donna quinze mille écus au Pacha pour avoir

avoir la liberté de se retirer avec elle où il voudroit, & afin qu'on ne brûlast rien sur ses terres. Quand le Pacha fut à Cotatis il envoya dire au Dadian, j'ay dit que c'est le titre qu'on donne au Prince de Mingrelie, de luy venir rendre obeissance. Le Dadian sachant le changement de maître qu'on vouloit faire en Mingrelie, refusa d'obeir, & s'enferma dans la Forteresse de Ruchs. Carzia son Vifir s'enfuit à Lexicom, qui est une Principauté dans les montagnes habitées des Sotianes, & manda de là aux Abcas de venir au secours du Dadian. Ils vinrent en Mingrelie, mais au lieu de secours ils pillèrent les lieux où ils passèrent, & se retirèrent après comme j'ay dit. Le Pacha ayant attendu vainement pendant un mois que le Dadian vint se rendre & recevoir ses ordres, envoya son armée en Mingrelie. Ce fut le bruit de la marche de cette armée qui m'obligea à fuir.

Le 27. avant jour le Préfect des Théatins nous laissa pour aller à sa maison tâcher d'emporter un peu de vaisselle & de provisions qui y étoient restées. J'avois fait dessein de l'accompagner pour un semblable sujet, mais il partit deux heures avant jour. En entrant dans son logis il le trouva plein de Coureurs du Pacha, & du Prince de Guriel, qui le maltraitèrent fort à coups de bâton & de masses d'armes. Ces Coureurs vouloient qu'il leur ouvrît l'Eglise, disant qu'il y avoit caché les biens du logis. Le Préfect en avoit adroitement jetté la clef dans les broussailles lors qu'il avoit aperçu ces troupes, & quelque violence qu'on luy fit, il nia toujours qu'il l'eût, & ne la voulut jamais donner. Enfin les Turcs ayant quelque considération pour son caractère, ils ne luy ôtèrent qu'une partie de ses habits, & n'emportèrent que les choses legères & de quelque valeur qu'ils trouverent dans la maison, sans toucher ny à mes livres, ny à mes papiers.

Le 29. un Gentilhomme de Mingrelie y vint de nuit avec une trentaine de gens, & y mit tout en pièces. Il découvrit presque toute ma chambre dans la pensée que j'y avois caché beaucoup de choses. Il emporta ce qui me restoit de vaisselle, mes coffres, & mes gros meubles, & enfin tout ce que les Turcs & moy y avoient laissé pour être de trop peu de prix & trop pesant, il vint de nuit comme j'ay dit. Ce Tigre n'ayant point de lumière, faisoit du feu de mes papiers & de mes livres, en avoir arraché les couvertures parce qu'elles



qu'elles étoient dorées & armoriées. Car j'avois fait relier fort curieusement mes meilleurs livres en partant de Paris : il n'en resta pas un.

Le 30. au matin j'appris ce saccagement avec une douleur que je ne puis exprimer. Le soir un Chaoux Turc vint à la Forteresse où j'étois, & fit savoir qu'il venoit de la part du Pacha. Sabatar (j'ay dit que c'étoit le nom du Gentilhomme à qui elle apartenoit) sortit dehors pour recevoir son message. Il portoit que le Lieutenant du Pacha qui étoit devant la Forteresse de Ruchs s'étonnoit, de ce qu'il ne venoit point se soumettre à luy & luy rendre l'hommage, puisque la Mingrelie apartenoit au Grand Seigneur : que le Pacha avoit ordonné d'en bien user avec ceux qui se joindroient aux Turcs, mais de traiter en ennemis ceux qui refuseroient de le faire : que s'il vouloit sauver ses biens, sa vie, son Château & tout ce qui étoit dedans, il eût à aller recevoir promptement les ordres du Pacha. Sabatar fit réponse qu'il reconnoissoit le Pacha pour son Seigneur, & que de cœur il étoit Turc, & non Mingrelie, qu'il avoit résolu d'aller trouver le Pacha dès qu'il avoit appris qu'il devoit venir, qu'aprèsent qu'il entendoit que son Lieutenant étoit à Ruchs, il iroit le lendemain matin recevoir ses ordres.

Le 31. ce Gentilhomme avec trente hommes armez alla trouver le Lieutenant du Pacha, il luy porta un présent de quatre esclaves, d'une tasse d'argent, de quantité de soye, de cire & de rafraichissemens. Il arriva le soir au camp, il y trouva plusieurs Seigneurs de Mingrelie, qui comme luy s'étoient venus rendre de peur d'être assiégés, & de voir le saccagement tant de leurs Châteaux que de leurs terres. Le Lieutenant du Pacha luy dit que l'ordre que son Maître avoit reçu du Grand Seigneur portoit de détruire tous les lieux forts de Mingrelie, mais que toutefois il vouloit bien conserver ceux des Seigneurs qui se montreroient obeissans. Que le Grand Seigneur ôtoit la Principauté à Levan qui étoit à Ruchs, & la donnoit au jeune Prince qui avoit été élevé à Acalziké, qu'il falloit qu'il luy fit serment de fidélité, qu'il donnast un de ses enfans pour ôtage de sa foy, & fit un présent au Pacha. Le présent que Sabatar convint de faire fut de dix jeunes esclaves d'un & d'autre sexe, & de trois cens écus ou en argent, ou en soye.

Le premier d'Octobre Sabatar revint amenant une sauvegarde du Turc pour son Château, & pour toutes ses terres. Il fut sur pied toute la nuit à amasser le présent qu'il devoit porter. Il fit savoir à tous ceux qui s'étoient réfugiés en la Forteresse

resse que les Turcs y avoyent donné sauvegarde, moyennant vingt cinq esclaves, & 800 écus, il leva cela sur tous les gens qui s'y étoient retirés. De chaque famille où il y avoit quatre enfans il en prenoit un, c'étoit le plus pitoyable spectacle du monde, de voir arracher les pauvres enfans des bras de leurs meres, les lier deux à deux, & les mener au Turc. Je fus taxé à 20 écus.

Sabatar ne porta de tout cela au Lieutenant du Pacha que ce qui avoit été accordé entr'eux. Il s'appropriâ le reste, ses femmes ses enfans, & tout le Château, jettèrent bien des cris lors qu'ils le virent partir & emmener son plus jeune fils. Les enfans que l'on donne en ôtage au Turc ne sont pas moins ses esclaves, ils ne sortent jamais de ses mains, on les envoie d'ordinaire à Constantinople grossir la multitude des jeunes garçons bien faits qu'on élève dans le Serrail. Le Lieutenant du Pacha reçut le présent & l'ôtage, & retint Sabatar avec luy. Il somma trois fois le Dadian de se rendre, ce Prince n'en fit rien. Sa Forteresse étoit bien gardée par des Suanes que son Vifir y avoit envoyés, & qui en étoient plus Maîtres que luy-même. Le Vifir luy mandoit tous les jours de tenir bon, & qu'il étoit prêt d'aller fondre sur l'ennemy. Enfin les Turcs après avoir demeuré quatre jours devant Ruchs, & après avoir fait plus de deux mille esclaves & beaucoup de butin se retirèrent. Ils n'avoient point d'Artillerie, c'est ce qui les empêcha d'attaquer la place. Ils emmenèrent tous les Seigneurs de Mingrelie qui étoient venus se rendre, & qui avoient prêté serment au nouveau Prince. Le Catholicos étoit de ceux qui avoient prêté serment, le Pacha manda qu'on le fit Vifir du nouveau Prince, & qu'on l'envoyast en son nom au Prince des Abcas demander en mariage la Princesse sa fille.

On croyoit que la venue du Turc en Mingrelie rétablirait l'ordre, & ramènerait la paix en faisant mettre bas les armes. Cela n'arriva point, ils vinrent, ils pillèrent & ils mirent le pais en plus de troubles qu'il n'étoit auparavant; car ils le divisèrent en deux partis, dont l'un s'étoit engagé par serment & par ôtages à un nouveau Prince, & l'autre demuroit attaché à l'obeissance de l'Ancien. Cette partialité mettoit à chacun les armes à la main. Voyant les choses en ce misérable état si éloignées d'accommodement, je pris résolution de passer en Georgie de quelque manière, & à quelque risque que ce pût être. J'en courois tant tous les jours en Mingrelie, que je ne doutois point que je n'en fusse bien-tôt accablé. Le-

van menaçoit d'engloutir les Châteaux, les biens & les terres des Seigneurs, qui avoient été rendre obeissance aux Turcs. Sabatar étoit encore avec eux, les fils qui commandoient dans son Château étoient les plus grands assassins du monde, & des fripons achevez. Je perissois tous les jours d'angoisse & de disette. C'étoit une affaire que d'acheter une poignée de grain & une livre de viande, j'essuyois dans mon four toutes les injures du tems comme en rase campagne. Le desespoir de mes valets m'accabloit, enfin je me sentoie mourir. Cela me porta à tout hazarder pour me tirer de Mingrelie, tandis que j'avois encore assez de force pour le faire. Je fis chercher par tout des guides, je promis, je conjurai, je donnay, rien ne me servit, personne ne me voulut conduire. Des armées occupoient, disoit-on, tous les passages d'Imirette, pais entre la Mingrelie & la Georgie par où il falloit de nécessité passer; que c'étoit être fou que de s'y presenter, & qu'il étoit assuré qu'on y seroit fait esclave. Voila toutes les réponses qu'on me donnoit. Je proposois de faire le tour ou par le mont Caucase ou par le bord de la mer, aucun ne me vouloit conduire.

C'est une chose incroyable combien les Mingreliens ont peur de mourir ou de se perdre, il n'y a point de recompense qui les puisse porter à courre un danger connu quelque petit qu'il soit. Enfin je fus réduit à prendre la voye de la mer & de la Turquie, c'est-à-dire, à faire un tour de septante lieues. Je vins à Anarghie village & petit port dont j'ay parlé. J'y trouvay une feidouque de Turcs, je la fretay pour Gonié. Dès que j'eus donné les arrhes je retournay à la maison des Théatins & au Château de Sabatar, pour me preparer au voyage.

Le 10. Novembre assez matin je partis de ce Château étant convenu avec mon Camarade des voyes que je tiendrois pour le tirer de Mingrelie, s'il plaisoit à Dieu de me donner un heureux voyage. J'emportay avec moy cent mille livres en pierreries, & huit cens pistoles en or, avec le peu de hardes qui m'étoit resté. Les pierreries étoient enfermées dans une selle faite exprés pour cacher des bijoux, & dans un oreiller. Je pris un valet pour m'accompagner, celui-là même que j'avois racheté d'esclavage. C'étoit un fripon caché, un traitre dont la méchanceté ne m'étoit pas bien connue. On ne me conseilloit pas de l'emmener crainte d'avanie & de quelque méchant tour qu'il avoit tout l'air de me jouer, je n'étois pas moy-

moy-même bien resolu à m'en charger, mais la fortune vouloit que je le prisse & je ne pûs l'empêcher. Les raisons qui me portèrent à l'emmener plutôt qu'un autre, c'est qu'il souffroit son mal en desesperé & en furieux, & que je craignois que le desespoir & l'ivrognerie à quoy il étoit sujet ne nous fit découvrir en Mingrelie. Le Pere Zampi Préfect des Théatins m'accompagna comme il avoit toujours fait. Le Frere Laic me voulut conduire à Anarghie. Nous marchâmes à pied le Préfect & moy, parce qu'on ne pût trouver qu'un cheval de louage quelque argent qu'on offrit pour en avoir, sur lequel je mis mes hardes & mon valet. Le Frere Laic étoit à cheval, il pleuvoit à verse depuis deux jours, le Frere pensa se noyer à une lieue du Château dans un fossé large & débordé où son cheval tomba, & dont nous le retirâmes à grand peine & demy mort. Je ne diray point les fatigues que j'eus ce jour là & les suivans: je fus obligé d'aller en divers lieux à pied, en une saison de pluye dans des bois pleins d'eau & de fange où j'en avois d'ordinaire par dessus les genoux, je diray seulement, qu'on ne peut au monde avoir plus de peines que j'en eus. J'étois épuisé en verité, il ne me restoit que le courage & la resolution de tout faire & de tout souffrir, pour sauver le bien qu'on m'avoit confié. Le soir nous arrivâmes à Anarghie percez de pluye jusqu'aux entrailles. Anarghie est à six lieues du Château de Sabatar.

Le 12. je devois m'embarquer, mais j'en fus empêché par une nouvelle qu'on eut que des Barques de Circassiens & d'Abcas croisoient sur les côtes de Mingrelie. Cela étoit vray, elles avoient enlevé des Barques du Pais, & une entr'autres où j'avois intérêt. L'indicible ennuy que ces retardement me causoient ne venoit pas tant de ce qu'ils me tenoient en des dangers & en des maux continuels, que de ce qu'ils sembloient me menacer de n'en sortir jamais.

Le 19. on vint donner avis au Pere Zampy que le jour précédant, de nuit, on avoit enfoncé la porte de son Eglise, pris ce qui y étoit, ouvert le sepulchre qui étoit dedans, & emporté tout ce qu'un Pere Théatin, demeuré au logis pour le garder comme on a dit, avoit enfermé dans ce tombeau, qu'on avoit soui par tout, & qu'il ne restoit rien d'entier que la muraille. On peut croire l'épouvante que je pris à cette nouvelle, ayant laissé plus de sept mille pistoles enterrées en cette Eglise. Je dépêchay aussi-tôt à mon Camarade, on ne le trouva point au Château, il étoit déjà allé

allé à la maison des Théatins, pour savoir quelle part nous devons prendre dans la mauvaise aventure laquelle il avoit aprise aussi-tôt que moy. Il m'écrivit que graces à Dieu l'on n'avoit point touché à nôtre argent, & qu'il l'avoit trouvé au même état où nous l'avions mis en terre. Cette nouvelle me releva merveilleusement le courage, je pris cette faveur de Dieu pour un signe de son apaisement, & j'allay encourager les Turcs qui m'avoient loué leur Felouque à partir incessamment.

Le 27. je partis d'Anarghie, ma Felouque étoit grande, il y avoit près de vingt personnes, la moitié esclaves & le reste Turcs, je n'y avois laissé embarquer tant de gens qu'à fin de me pouvoir deffendre des Corsaires qui couroient la côte. Après une heure de Navigation nous arrivâmes à la mer. Le Langur que nous descendîmes est rapide, on le descend tres-vîte, mais il faut l'avoir bien pratiqué quand on descend sur ce fleuve avec des Barques chargées, parce qu'il y a quantité de bas fonds où elles s'enfablent. Je demeuray tout le jour sur le bord de la mer, le Patron de la Chaloupe m'en pria, il attendoit encore deux esclaves qui devoient arriver sur le soir.

Pendant que je demeuray à Anarghie je fus invité à deux baptêmes, j'y fus pour voir la manière dont les Mingreliens l'administroient, je trouvay que le Pere Zampy l'avoit décrite assez justement dans sa Relation. La voicy comme je la vis chez un voisin du logis où je demurois. Il envoya querir le Prêtre sur les dix heures du matin; aussi-tôt qu'il fut arrivé il entra dans la cabane où l'on garde le vin, il s'assit sur un banc, & sans autre habit que le sien ordinaire, il se mit à lire dans un livre à demi déchiré, gros comme un nouveau Testament in 8°. L'enfant n'étoit pas encore devant luy quand il commença la lecture, le Pere & le Parrain l'aménèrent au bout d'un quart d'heure; c'étoit un petit garçon de cinq ans, le Parrain apporta une petite bougie & trois grains d'encens. Il alluma la bougie & l'attacha à la porte de la cabane, elle fut brûlée avant que l'enfant fût baptisé. On n'en ralluma point d'autre. Les trois grains d'encens furent mis sur un peu de feu & consumez. Le Prêtre durant cela étoit occupé à sa lecture, il la faisoit vite & bas avec fort peu d'application, car il parloit à tous venans qui luy demandoient quelque chose. Le Pere & le Parrain alloient & venoient durant tout ce tems, & l'enfant aussi

aussi qui ne faisoit que manger. Après une grande heure de lectur on apréta un baquet plein d'eau tiède. Le Prêtre versa dedans une petite cuillerée d'huile de noix, & dit au Parrain de deshabiller l'enfant. Cela fut fait, on le mit tout nud dans le baquet. Il y étoit debout sur ses pieds, le Parrain le lava d'eau par tout le corps: quand il l'eut bien lavé, le Prêtre tira d'une bourse de cuir qu'il avoit pendue à la ceinture la grosseur d'un pois de *myrone*. J'ay déjà dit qu'on appelle ainsi l'huile d'orcion, & le donna au Parrain, il en oignit l'enfant en presque tous les endroits du corps. Au sommet de la tête, aux oreilles, au front, au nez, au jouës, au menton, aux épaules, aux coudes, au dos, au ventre, aux genoux, aux pieds. Le Prêtre lisoit toujours cependant, & sa lecture ne finit que lors que le Parrain rhabilla l'enfant. Dès qu'il fut habillé le Pere apporta du pain, du vin, & un morceau de cochon bouilly, il luy en donna à manger, puis il en presenta au Parrain, au Prêtre, aux invitez, & à tout le logis. Cela fait chacun alla se mettre à table, il n'y eut presque personne qui n'en sortit yvre.

J'ay vû aussi célébrer la Messe en ce même lieu. Elle se célèbre avec la même inapplication & la même irrévérence, & tout comme on l'a dit au traité de la Religion des Mingreliens. Il m'arriva un jour d'en voir une plaisamment interrompue. J'allois avec un Théatin au Château de nôtre retraite, nous passâmes devant une Eglise. On y disoit la Messe. Le Prêtre qui la célébroit entendit que nous demandions le chemin à des gens qui étoient sur la porte. Attendez, nous cria-t'il de l'Autel, je m'en vais vous le montrer, un moment après il vint à la porte en recitant sa Messe entre les dents, & après avoir demandé d'où nous venions & où nous voulions aller, il nous montra le chemin, & s'en retourna à l'Autel.

Le 28. de fort bon matin nous-nous mêmes en mer. Le tems étoit clair & serain. Nous découvrîmes les hautes terres de Trebifonde d'un côté, & celles des Abcas de l'autre, & assez facilement, parce que la Mer noire commençant à tourner des côtes des Abcas, Anarghie se trouve assez avant dans le cercle qu'elle forme de ces côtes là à Trebifonde.

La Mer noire a 200 lieues de longueur moins 12 ou 15, tirant Est & Ouest juste, sa plus grande largeur est Nord

& Sud du Bosphore avec le Boristhene environ trois degrez. Cet endroit est le bout occidental de la mer. La partie opposée n'est pas la moitié si large. L'eau de cette mer m'a paru moins claire, moins verte, & moins salée que l'eau de l'Océan, ce qui vient je croy des grands fleuves qui s'y déchargent, & de ce qu'elle est resserrée en elle-même comme dans un cû de sac, de manière qu'on la nommeroit mieux un lac qu'une mer, de même que la mer Caspiene, avec qui elle a aussi cela de commun que toutes deux n'ont point d'Isles. Il ne faut donc point chercher dans la couleur des eaux de la Mer noire la raison de sa dénomination. Les Grecs la luy ont donné du danger qu'on court à y naviger, à cause que les tempêtes y sont plus ordinaires & plus furieuses qu'ailleurs, *Euxin* voulant dire intraitable & qui ne souffre personne. Les Turcs pour la même raison la nomment *Cara Denguis*, c'est-à-dire, mer furieuse. *Cara* qui en Turq signifie proprement noir, signifiant aussi dangereux, furieux, effroyable, & servant ordinairement d'épithete en cette langue aux forêts épaisses, aux fleuves rapides, & aux montagnes aspres & élevées. Ce qui fait que la violence des tempêtes est plus grande & plus dangereuse sur cette mer que sur les autres, c'est premièrement que ses eaux n'ont qu'un lit étroit, & n'ont point d'issuë; l'ouverture du Bosphore ne se devant conter pour rien en ce raisonnement, tant il est étroit. Quand donc les eaux sont émuës par la tempête ne trouvant point à s'écouler, & étant repoussées elles s'élevent haut & en tourbillon, battant un navire de tous côtez d'une vitesse & d'une force insupportable. Secondement, c'est que cette mer n'a que des rades dont la plupart ne sont point abriées, & où l'on est plus mal qu'en pleine mer.

Toute la Mer noire est sous la domination du Grand Seigneur, on n'y navige que par sa permission, & on y est ainsi en sureté des Corsaires, qui est à mon avis le plus grand danger de la mer.

Le vent nous ayant été contraire tout le jour, nous ne fimes que 18 miles, nous entrâmes sur le soir en un fleuve nommé *Kelmbel*, il est plus profond, & il est presque aussi large que le Langur, mais il n'est pas si rapide.

Le 29. deux heures avant le jour nous partîmes à la clarté de la Lune, nous arrivâmes à midy au fleuve Phase, & le remontâmes environ un mile jusques à des maisons où la Pa-

tron de la Felouque vouloit se débarquer avec quelques marchandises.

Le fleuve de *Phase* a sa source dans le mont Caucase. Les Turcs l'appellent *Fachs*. Les gens du pais le nomment *Rione*, comme je l'ay observé. Je l'ay vû à *Cotatis*: il court là rapidement dans un lit étroit, & souvent il y est si bas qu'on le passe à gay; son lit à l'endroit où il se décharge dans la mer, qui est éloigné de quatre vingts dix miles de *Cotatis*, à un mile & demi de largeur, & de fond plus de soixante brasses. Plusieurs petits fleuves qui se déchargent dedans le grossissent à ce point là. Il court d'Orient en Occident. L'eau en est fort bonne à boire, quoy qu'elle soit troublée, épaisse & de couleur de plomb. *Arian* dit que c'est à cause de la terre qui y est mêlée. Il dit encore & d'autres Auteurs le disent aussi, que tous les navires faisoient eau au *Phase* sur l'opinion que l'eau de ce fleuve étoit sacrée, ou parce que c'est la meilleure eau du monde. Ce fleuve a plusieurs petites Isles à son embouchure qui paroissent fort délicieuses, étant toutes couvertes de bois. Sur la plus grande on voit du côté d'Occident les ruines d'une Forteresse que les Turcs ont bâtie, ce fut le Sultan *Murat* qui la fit construire l'an 1578. Il avoit entrepris de conquerir les côtes Septentrionales & Orientales de la Mer noire. Son entreprise n'alla pas au gré de ses desseins. Il fit remonter le *Phase* à ses Galères, le Roy d'Imirette avoit dressé de grosses embuscades au lieu où le fleuve est le plus étroit. Les Galères du *Murat* y furent defaites, une coula à fond, les autres prirent la fuite. La Forteresse du *Phase* fut prise l'an 1640. par l'armée d'Imirette grossie de celles des Princes de Mingrelie & de *Guriel*. On l'a rasée, il y avoit dedans 25 pièces de canon. Le Roy les fit mener à son Château de *Cotatis*, où elles sont aujourd'huy, ayant ainsi repassé entre les mains des Turcs lors qu'ils prirent le Château. J'ay fait le tour de l'Isle de *Phase* pour tâcher d'y découvrir ces restes du Temple de *Rei* qu'*Arian* dit qu'on y voyoit de son tems. Je n'en ay trouvé aucun vestige. Cependant les Historiens assurent qu'il étoit encore en son entier dans le bas Empire, & qu'il avoit été consacré au culte de *Jesus Christ* du tems de l'Empereur *Zenon*. J'en cherchay aussi de cette grande ville nommée *Sebaste* que les Geographes ont placée à l'embouchure du *Phase*; mais il faut que les ruines même de  
cette

cette ville se soient perduës comme celles de Colchos ; car je n'en aperçûs rien. Tout ce que je remarquay là de conforme à ce que les Anciens ont écrit de cet endroit de la Mer noire, c'est qu'il y a beaucoup de Faifans. Il y a des Auteurs & entr'autres Martial qui disent que les Argonautes apor-  
tèrent de ces oiseaux en Grece qu'on n'y avoit jamais vûs auparavant, & qu'on leur donna le nom de Faifans, parce qu'on les avoit pris sur les bords du Phafe. Ce fleuve separe la Mingrelie de la Principauté de Guriel, & du petit Royaume d'Imirette. Anarghie n'en est éloignée que de 36 miles. La côte est par tout un terrain bas, sablonneux, chargé de bois si épais, que la vûe a peine de découvrir à six pas dedans.

Le soir je fis mettre en mer avec un vent tout à fait favorable, à minuit nous passâmes devant un port qu'on appelle *Copolette*. Il appartient au Prince de Guriel.

Le 30. après midy nous arrivâmes à Gonié. Du Phafe là il y a 40 miles, toute cette côte sont des terres extrêmement hautes : des rochers les uns couverts de bois, les autres nuds. Elle appartient au Prince de Guriel dont le país s'étend jusqu'à un fleuve qui n'est qu'à demy mile de Gonié.

*Gonié* est un grand Château quarré bâti de pierres dures & brutes d'une masse extraordinaire. Il est situé au bord de la mer sur un fonds sablonneux. Il n'a ny fossez ny Fortifications, ce n'est que quatre murailles, il a deux portes, une à l'Orient qui donne sur la mer, une autre au Septentrion. Je n'y ay vû que deux pièces de canon. Des Janissaires en assez petit nombre le gardent. Il y a dedans trante maisons ou environ, petites, basses, assez incommodes, faites de planches. Dehors tout proche, est un village qui a autant de maisons. Presque tous les habitans sont marini-  
ers, & c'est ce qui a fait donner à cette contrée le nom de Lazi, laz en Turc veut dire proprement un homme de mer, & dans le langage figuré une personne rude, grossière & sauvage. Les Lazi sont tous Mahometans.

Il y a une douane à Gonié laquelle a la reputation d'être tres-rude. Elle ne l'est pas tant néantmoins qu'on me le faisoit apprehender, les gens du país y ont un assez bon party, mais véritablement c'est un coupe gorge pour les Europeans. On n'a là aucune considération ny pour la qualité des personnes, ny pour les Passé-ports du Grand Seigneur, ny pour les appuis qu'on peut avoir à la Porte. On prétendroit en vain tirer des secours de tout cela. Ceux qui commandent  
en

en cette extrémité de l'Empire, se croyant si éloignés du Grand Seigneur, que sa main ne sauroit atteindre jusqu'à eux.

Dés que nôtre Felouque eut pris terre, mon valet s'y précipita avec un emportement de joye tout à fait extravagant. Il levoit les yeux au ciel, il baisoit la terre, il faisoit mille imprécations sur la Mingrelie, & mille vœux pour le país des Turcs. Un moment après il entra dans le Château me laissant là, dans un tems où j'avois plus besoin de luy que jamais. J'eus lieu de croire qu'il alla dire ce qu'il s'imaginait que j'étois ; car lors que le Douanier & le Lieutenant du Gouverneur vinrent pour visiter ce qu'on débarquoit de la Felouque, & en prendre les droits ; ils me firent d'abord connoître qu'ils savoient que j'étois European, les malheurs que je publois m'être arrivés en Mingrelie, & le dessein que j'avois de passer à Acalziké. Cela me surprit extrêmement, je vis bien que j'étois trahi. Je ne me troublay point pourtant, & Dieu me fit la grace d'avoir l'esprit présent. J'étois bien seur que mon valet ne savoit point distinctement qui j'étois. Je l'avois pris à Constantinople, il avoit vû que je frequentois particulièrement les Ambassadeurs & les Ministres Europeans, que j'en étois honorablement traité : & que le reste du tems je ne faisois que lire & écrire. Il devoit s'être persuadé que j'étois un voyageur curieux. Je l'avois instruit à dire aux Turcs que j'étois marchand, & qu'étant venu en Mingrelie à dessein d'acheter des oiseaux de proye pour l'Europe, les gens du país m'avoient tout volé, & que j'allois demander justice au Pacha d'Acalziké. Je me tins ferme sur cette avance, parce que je ne savois pas d'autre meilleur déguisement, & que je ne voulois pas en le changeant témoigner à mon valet que je m'aperçusse de sa trahison, ny même que je m'en deffiasse seulement. Le Douanier me fit plusieurs questions, j'y satisfis assez bien, il commanda qu'on visitât mes hardes, on n'y trouva rien. Ma selle pesoit beaucoup. Ce poids la rendoit suspecte, d'autant plus que les selles à la Turquie sont fort légères. Les Gardes la manièrent & la tasterent de tous côtez, mais n'y sentant rien que du crin & de la bourre ils la laissèrent.

Des huit cens pistoles dont je m'étois chargé j'en portois la moitié sur moy, l'autre étoit dans une besace fermée d'un cademat avec quelques bagatelles qui n'étoient pas de prix, mais que je savois bien que les Turcs prendroient si leurs

yeux tombaient dessus. J'avois resolu en partant de Mintreglie de donner cette besace à garder aux mariners quand nous prendrions terre à Copolette; ce Port icy proche dont j'ay parlé. On ne visite point leurs hardes & rarement fouille-t'on les Felouques. Le bon vent fit passer ce lieu là sans s'y arrester, c'est ce qui empêcha que je n'excussasse ma resolution; car il y auroit eu de l'imprudence à le faire dans la Felouque à cause des Passagers qui y étoient.

Les Gardes de la douane bien avertis de ce que j'avois, allèrent dans la Felouque & trouvèrent cette besace. Il demandèrent à qui elle étoit. Je dis d'abord qu'elle étoit à moy, mais qu'il n'y avoit rien dedans qui deût douane. Le Douanier me dit de l'ouvrir, je répondis que je le faisois volontiers dans la maison, mais non pas sur le bord de la mer devant tant de gens. Le Douanier me mena chez luy. Le Lieutenant du Gouverneur y vint aussi. Il prend un pour cent, & le Douanier cinq. Ils prirent de moy 22 pistoles en or, & tout ce qui leur plut de ces bagatelles qui étoient dans la besace, entr'autres une paire de pistolets qui étoient mes seules armes, à la verité il me la paya, mais à moitié de valeur. Il me dit ensuite de loger chez luy. Je luy répondis qu'il se moquoit de moy de m'offrir son logis après m'avoir pris injustement la douane de l'argent que j'avois, puisque l'or & l'argent n'en doivent point. Il me répondit que j'étois mal informé, qu'il ne m'avoit point fait d'injustice, qu'à Gonié tout payoit douane sans rien excepter; qu'au reste en m'offrant sa maison c'étoit une faveur qu'il me faisoit. Je le remerciai, & luy dis que sil m'en vouloit faire une extrême dont je luy serois toujours obligé, c'étoit de me donner le moyen d'aller trouver le Pacha d'Acalziké, que tout Gonié alloit apprendre qu'on m'avoit trouvé un sac d'or, & que je ne doutois point que pour avoir ce qui m'en restoit, on ne me tuast dans les montagnes où je devois passer. Que j'étois seul, étranger, & sans deffence, luy-même m'ayant ôté les armes qui me restoit, qu'il eût donc la bonté de me donner quelque secours. Il me répondit que je ne prisse point de terreur panique, que graces à Dieu j'étois dans le pais des fideles (les Turcs se donnent cet épithète) où je ne devois apprehender ny vol, ny meurtre, qu'il étoit caution de ma vie & de mon bien, que je missé mon sac d'or sur la tête, & le portassé sans aucune apprehension, qu'au reste le droit chemin d'Acalziké étoit étrangement rude, qu'il en falloit faire les deux premières journées

journées à pied, les chevaux ne pouvant aller dans les sentiers étroits & aspres de ces montagnes, que le lendemain matin il me donneroit des gens qui porteroient mon bagage, & me conduiroient à la première traite, & que de là il me feroit conduire à l'autre, & ainsi de suite jusqu'à Acalziké.

Après m'avoir dit cela il m'offrit pour la troisième fois de venir passer la nuit chez luy. Il m'en pressa même beaucoup. Il me faisoit cette offre de fort bonne foy, & pour mon bien, comme je connus depuis. Plût à Dieu que j'en eusse alors aperçu quelque chose, mais je n'avois garde de prévoir ce que le destin me préparoit. Je craignois que ce ne fût pour visiter plus exactement mes hardes & ma selle qu'il m'invitoit à loger chez luy; outre que je mourois de peur qu'il ne luy prist envie de fouiller sur moy. J'y avois un gros sac d'or comme j'ay dit & des perles cachées en trois endroits.

Il étoit presque nuit quand je sortis de chez le Douanier qui étoit aussi Gouverneur du territoire de Gonié, mon valet avoit fait porter mes hardes au lieu où étoient allé loger les gens venus avec moy. C'étoit une méchante chaumière percée de tous côtez, sale & puante autant qu'il se peut. J'y reçus bien des complimens de condoléance, si j'ose parler ainsi, & à dire le vray je croy qu'à mon valet près qui avoit profité de la prise des 22 pistoles, tous les gens qu'il y avoit là en étoient fâchez. Chacun me blâmoit de ne luy avoir pas donné mon sac à garder. Je contrefaisois bien le dolent & l'affligé, mais au fond du cœur j'étois ravi d'en être quitte à ce prix, & ne souhaitois que de voir le retour du Soleil pour me tirer du coupe-gorge où j'étois.

Pendant que je mangeois un morceau de biscuit, un Janissaire vint dire à mon valet que le Lieutenant du Commandant le demandoit. Le Commandant du Château n'y étoit pas, son Lieutenant faisoit la charge. Mon valet y alla, & une heure après le même Janissaire me vint querir de la même part. Je trouvay le Lieutenant à table avec mon valet tous deux yvres. Il me fit d'abord boire & manger par force, & après il me dit, que tous les Chrétiens gens d'Eglise qui passoient par Gonié étoient obligez de donner à son maître deux cens ducats, que j'étois de ces gens-là, que je devois payer cette somme. Je luy dis que j'étois marchand & qu'il se méprenoit, que j'avois payé la douane, bien que contre justice, & que le Douanier m'ayant laissé libre, il n'avoit point à connoître de ce que j'étois, qu'au reste si je devois payer quelque chose au Gouverneur, cela se feroit le lendemain, que la

nuit n'étoit pas le tems d'une telle discussion. Je voulois sur cela me lever & sortir. Deux Janissaires m'arrêterent, le Lieutenant me fit rasseoir, me fit boire à toute force, & me tint deux heures à m'alleguer mille impertinances; entr'autres que le bien des Chrétiens appartenoit de droit aux Turcs, que les Maltois avoient pris deux de ses freres, qu'à un homme comme moy vingt pistoles de bien suffisoient. Je me trouvois en une méchante occurrence, j'avois affaire à des gens yvres, mon valet au lieu de m'aider étoit à table avec mon juge, & à son tour dispoisoit de moy, étant mille fois plus mon maître en effet que je n'étois de droit le sien. Je voyois sa perfidie sans oser rien dire de peur de pis. Je le tiray à part & luy dis de ne perdre pas l'occasion d'augmenter le ressentiment que j'avois de la fidelité avec laquelle il m'avoit servi, qu'il n'y avoit que luy qui pût accommoder l'affaire, que je luy donnois pouvoir d'offrir jusqu'à vingt ducats pour cela. Mon dessein étoit dans cette fausse confiance qui ne me pouvoit faire que du bien, de retenir la méchanceté de ce traître, & de l'empêcher d'aller à l'extrémité, après je me mis à supplier, à menacer ouvertement, à remontrer que personne ne viendroit plus à Gonié, si l'on apprenoit que l'on y traitast les passans avec tant de violence & tant d'injustice. Le Lieutenant me dit en riant que Gonié n'étoit pas son bien, qu'il n'avoit plus qu'un an à y demeurer, qu'il se soucioit peu qu'après son départ il n'y vint pas un homme, & que le Château abîmast, qu'il se servoit de l'occasion sans égard à l'avenir; enfin la chose alla là que le Lieutenant ne pouvant m'obliger de luy donner ce qu'il demandoit, il envoya querir mes hardes. Mon traître de valet donna la main à ce beau coup. Le Lieutenant me dit de tirer l'or qui étoit dedans. Je n'en voulus rien faire, je luy répondis que je ne donnerois jamais un sol à quelque extrémité où il se pût porter; parce que je ne luy devois rien, que je ne pouvois m'opposer à sa violence, qu'il prît tout ce qu'il voudroit, mais que je savois bien les voyes de me le faire rendre. Ce voleur fit venir des chaines & un carcan, cela m'ébranla un peu, à dire le vray, parce que j'avois affaire à des soldats que l'or qu'ils avoient vû, & le vin dont ils étoient sours portoient à tout faire. Un deux s'approcha de moy, & me dit, *Plus on pile l'ail plus il sent mauvais*. Cela vouloit dire plus on tarde à accommoder une affaire plus elle se rend difficile. Mon valet prononça en même tems que j'eusse à payer cent ducats. Pour couper court je les donnay & quatre encore aux Janissaires qui avoient servi de sergens. Le bien que j'avois

j'avois sur moy & en mon giste, le lieu où j'étois & cent autres bonnes considérations me firent ployer, en un autre état je ne me fusse pas rendu à des menaces, je n'eusse point eu peur des chaines, & je me fusse tiré d'affaire quitte, ou du moins à peu de perte. Le Lieutenant me contraignit en luy contant les cent ducats de jurer sur l'Évangile que je les luy donnois de bon cœur, & que je n'en parlerois à personne. Il y eut une nouvelle contestation là-dessus qui fut aussi aspre que l'autre. Je ne voulois point jurer cela, parce que je voulois effectivement m'en plaindre: & je voulois d'ailleurs m'assurer pour l'avenir par la résistance présente. Ce voleur cependant s'obstinoit à ne vouloir les cent ducats qu'à cette condition. Il falut que je fisse le serment en sa présence tel qu'il voulut, & que je le priasse même d'accepter l'argent.

Le lendemain de bon matin qui étoit le premier Decembre les Gardes de la Douane vinrent à mon méchant giste, & m'observèrent toujours jusqu'à mon départ. Ils avoient ordre de revisiter ma selle & de me fouiller. Ils appellèrent mon valet, & le luy dirent le plus civilement & le plus honnêtement qu'ils pûrent. Ils la visitèrent donc derechef. Je tremblois à mourir pendant qu'elle étoit dans leurs mains. Ils ne manioient rien qui ne diminuast leur desffiance le poids seul l'entretenoit; voyant qu'ils s'y arrétoient trop, je leur dis que j'avois fait faire cette selle pour servir de bât en cas de besoin, & qu'à cause de cela elle étoit si lourde. Ils se payèrent de cette échapatoire. Je remarquay en suite qu'ils me vouloient fouiller, car ils me tiroient à part l'un après l'autre, & me disoient que si j'avois quelque chose que la Douane n'eût pas vû, je leur fisse un present, & qu'ils ne me découvroient pas. Mes amis, leur répondis-je, ne cherchez point de détour pour me fouiller, si vous le voulez faire faites le hardiment. J'ouvris ma veste en disant cela, & leur presentay aussi mes poches. Cette bravade me sauva. Les Gardes crûrent que j'eusse été moins hardi, si j'eusse eu sujet de craindre. Ils ne me fouillerent point, j'allay avec eux chez le Douanier, & luy dis en feignant de pleurer & d'être mortellement triste, que pour n'être pas venu coucher chez luy j'avois été dépouillé d'une partie de mon or: Je tel'avois bien dit, me répondit-il, je me doutois de ce qui t'est arrivé, après il me pressa fort de luy dire ce qu'on m'avoit pris, & qui avoit fait le coup, m'assurant que j'en aurois seurement justice, & qu'il me le feroit rendre. Je luy répondis qu'on m'avoit menacé de mort, si je le disois. Cela étoit vray, & j'avois outre cela une si forte envie d'être

ment de partir, que je n'avois garde de commencer un procès. Je conjuray le Doüanier de me tenir sa parole. Il le fit, & me donna deux hommes pour porter mes hardes jusqu'au soir, & un Turc pour m'accompagner jusqu'à Acalziké. Il commanda à ces deux hommes d'apporter un billet de ma main pour assurance que je serois bien arrivé à la première traite, & il donna au Turc un passeport en forme d'ordre pour servir dans tout le chemin. En voicy la traduction.

*Gardes des Chemins, Prevôts, Juges, Baillifs, menez de traite en traite à l'heureuse porte d'Assan Pacha, Jean son Changeur. Donnez luy pour de l'argent des chevaux & des hommes autant qu'il en demandera: sa personne & ses hardes est un depost qu'on baille en garde à tous les habitans des lieux où il passera, on en répondra sur la vie.*

Le Doüanier me dit en mettant ce billet entre les mains du Turc qui me devoit conduire, qu'il me faisoit passer pour Changeur du Pacha, & que je misse un turban blanc, & mon valet aussi, afin d'être respecté. Je le fis & partis sur les huit heures du matin, ravi & transporté de me voir hors d'un si méchant & si dangereux lieu en pais libre, & où je n'avois presque plus rien à craindre. Je commençay alors à respirer & à reprendre quelque paix d'esprit. Il y avoit cinq mois que j'étois en des agitations & des angoisses horribles. Les avanies, le naufrage, l'esclavage, le mariage, la perte des biens, de la liberté & de la vie, ces effroyables idées me déchirèrent l'esprit tour à tour en tout ce tems-là, durant lequel d'ailleurs mille maux réels l'avoient tenu dans l'abattement le plus grand où l'on puisse être. J'en revenois ce jour-là, & je sentoais avec un plaisir qu'on ne peut dire mon cœur se remettre au large & rentrer dans son mouvement paisible. Je montois le mont Caucase avec une légèreté qui surprenoit mes crocheteurs. Qu'on est léger quand on n'a pas le cœur chargé. Je le dis simplement, sans exagération, & sans figure, il me sembloit qu'on m'avoit ôté une montagne de dessus le corps & que j'allois voler. Je fis quatre lieues tous-jours dans les rochers, & après je passay en bateau le fleuve dont j'ay parlé qui separe le pais de Guriel & le pais du Turc.

Le 3. je fis cinq lieues à pied, trois hommes portoient mes hardes. Nous passions souvent si proche de ces précipices affreux que j'en étois épouvanté. Nous ne fimes que monter, & en ces cinq lieues nous ne fimes pas deux miles de chemin droit.

Le 4. je demeuray dans un village habité par des Turcs & des Chrétiens, où j'étois arrivé le jour précédent, la pluye, la neige &

Le 5. & le 6. je fis onze lieues. J'avois des chevaux, mais je puis assurer que je ne fis pas trois lieues dessus, il falloit à tout moment mettre pied à terre, à cause des passages difficiles, roides, & escarpez, où les chevaux pouvoient à peine tenir le pied.

Le 7. & le 8. je fis 16 lieues, les 4 premières à monter & à descendre. Les huit suivantes par un chemin uni, mais qui serpente toujours. Nous étions arrivés sur le Mont Caucase. Nous fimes les quatre dernières lieues en descendant continuellement. A la moitié de la descente on voit sur plusieurs pointes & sommets, des masures de Châteaux & d'Eglises. Les gens du pais disent qu'il y en a eu là beaucoup, que les Turcs out détruites. Quand on est au bas du mont on entre en une belle Vallée large de trois milles, fertile & abondante, & fort remplie de villages. Le fleuve Kur passe au milieu.

On fait que l'Asie est divisée par une chaîne de montagnes d'un bout à l'autre, dont les trois plus hautes parties ont été nommées Taurus, Imaus & Caucase. La première est la plus avancée dans l'Asie, & on appelle toute cette chaîne en general le mont Taurus. Je dis en general, parce que chaque partie a son nom particulier connu par chaque Nation qui en est proche. La dernière partie est la plus proche de l'Europe entre la mer Noire & la mer Caspienne, la Moscovie & la Turquie. Beaucoup d'Autheurs confondent ces trois parties, Plin entr'autres & Quinte Curce qui mettent le Caucase dans les Indes. Strabon qui le rapporte en sa Geographie dit, que Quinte Curce l'a fait pour augmenter le merveilleux de l'Histoire d'Alexandre, parce que le Mont Caucase étant la cime la plus élevée de tout le mont Taurus, & celle que les Fables ont rendu la plus fameuse, l'exploit de son Heros à qui il l'a fait passer en Conquerant, en étoit plus glorieux. Je croirois que cette méprise seroit une faute de Geographie que Quinte Curce auroit faite de bonne foy, comme lors qu'il fait venir le Gange du Midy, & qu'il prend le Jaxartes pour le Tanais. Je le croirois, dis-je, si dans le livre sixième il ne mettoit pas le mont Caucase entre l'Hircanie & le fleuve de Phase.

Pour revenir à la description du Mont Caucase, c'est la montagne la plus haute, & la plus difficile à passer que j'aye vüe, & on le peut juger à ce que j'en ay dit. Elle est pleine de rochers & de précipices affreux, on y a beaucoup travaillé en



plusieurs endroits à caver des sentiers. Elle étoit toute couverte de neige, lors que je la passay, & il y en avoit presque par tout plus de dix pieds de haut. Il falloit en plusieurs endroits que mes conducteurs fissent chemin avec des péles. Ils avoient à leurs pieds une manière de sandalles propres pour aller sur la neige, que je n'ay vüe qu'en ce pais-là. La semelle a la forme & la longueur d'une raquette sans manche, mais pas tant de largeur, le rezeau est aussi plus lâche, & le bois est tout rond. Cette chaussure les empêche d'enfoncer dans la neige, car elle ny entre pas plus d'un travers de doigt. Ils courent fort viste avec, & ne laissent que de legeres traces, & fort incertaines de la route qu'ils ont tenuë, parce que cette chaussure n'a ni devant ni derrière. Le haut du mont Caucase est perpetuellement couvert de neige, & pendant les huit lieties de chemin qu'on fait à le traverser, il est inhabité. Je passay la nuit du 7. au 8. au milieu de la neige. Je fis couper des sapins, je me couchay dessus, & fis faire grand feu. Lors que nous arrivâmes au haut du Mont, les gens qui me conduisoient firent de longues oraisons à leurs Images, afin qu'elles leur fissent la grace qu'il n'y eût point de vent, en effet s'il y en eût eu d'un peu fort, nous aurions sans doute été ensevelis dans la neige, car elle est mouvante & menuë comme la poussière, le vent l'emporte, & en remplit l'air. Graces à Dieu il ne fit presque point de vent. Les chevaux enfonçoient si avant en des endroits, que je croyois souvent qu'ils n'en sortiroient pas. J'allay presque toujours à pied & seurement, je ne fis pas huit lieties à cheval à la traversé de ce Mont affreux, qui est de trente six lieties. Je croyois les deux derniers jours être dans les nuës, je ne voyois pas à vingt pas de moy. Il est vray que les arbres, dont tout le haut du Mont est couvert, empêchent fort la vüe de s'étendre. Ces arbres sont des sapins. Je voyois en le descendant les nuages se mouvoir en bas sous mes pieds à perte de vüe. J'eusse crü être en l'air, si je n'eusse senti que la terre me portoit.

Le Mont Caucase est jusque vers le haut fertile & abondant en miel, en bled, & en *gom*. J'ay parlé de ce grain en faisant la description de Mingrelie, en vin, en fruits, en cochons, en gros bétail. Il y a par tout de tres-bonnes eaux. On y trouve plusieurs villages. La vigne y croist autour des arbres, & s'éleve si haut, que l'on n'en peut souvent aller cueillir le fruit. On faisoit vendange quand j'y passay. Je trouvois le raisin,

le

le vin nouveau, & le vieux admirablement bons. Le vin y est à si bon marché, qu'en des endroits l'on en donne le poids de 300 livres pour un écu. Les Villageois n'en pouvant vendre autant qu'ils en peuvent faire, ils laissent le raisin pourrir sur les ceps sans le cueillir. Les Paisans habitent en des cabanes de bois. Chaque famille en a quatre ou cinq. Ils font un grand feu au milieu de la plus grande, & se tiennent tous autour. Les femmes moulent le grain à mesure qu'on a besoin de pain. Ils font cuire la pâte en des pierres rondes d'un pied de diametre ou environ, & creuses la profondeur de deux ou trois doigts. Ils font bien chauffer la pierre, ils mettent le pain dedans, & ils le couvrent de cendres chaudes, & de charbons ardens par dessus. Il y a des lieux où on le fait cuire dans la cendre même. On balie bien un endroit du foyer, on y met le pain, & on le couvre de cendre & de charbon ardent pas dessus, comme l'autre. Avec tout cela la croûte ne laisse pas d'être assez blanche, & le pain fort bon. Ils gardent le vin comme l'on fait en Mingrelie. Je logeois tous les soirs au logis d'un Paisan qui me louoit des chevaux, ou des porteurs. Le Turc qu'on m'avoit donné me faisoit servir promptement, & bien, autant que le lieu le permettoit. On nous donnoit des poules, des œufs, des legumes, le vin, le pain & le fruit regorgeoient; car chaque maison voisine apportoit une grande cruche de vin, un panier de fruit & une corbeille de pain pour sa part de nôtre défray. On ne me demandoit point à conter, & mon conducteur m'empêchoit même de donner gratuitement quelque chose.

Je mangeois avec une avidité de loup, & ne pouvois me rassasier que pour deux ou trois heures. On peut penser en quelle inanition j'étois tombé en Mingrelie durant trois mois que je n'y avois pas eu de pain, & que j'y avois été sous le fleau de la disette, & de la crainte des plus grands maux. J'étois revenu graces à Dieu à la seureré & à l'abondance, & du détestable pais où je ne pouvois avoir à manger pour de l'argent, en un pais où l'on me donnoit à manger pour rien. Il faut avoir été en ces extremités, pour concevoir le plaisir qu'on sent par un si heureux changement.

Les habitans de ces Montagnes sont la plus part Chrétiens du rit Georgien. Ils ont le teint fort beau, & j'ay vü parmi eux de tres-beaux visages de femmes. Ils sont infiniment mieux accomodez que les Mingreliens, & les autres peuples du

du

du Mont Caucase qui ne sont point sous la domination Ottomane.

Le 9. je fis cinq lieues dans la Plaine dont j'ay parlé, le terroir en est propre au labourage. On voit sur les colines, dont elle est bordée, une fort grande abondance de bétail. Le soir j'arrivay à Acalziké.

ACALZIKE' est une Forteresse bâtie dans le Mont Caucase, située en un lieu enfoncé entre vingt tertres, ou environ, de dessus lesquels on pourroit aisément la battre de tous côtez, elle a un double mur & des tours. Les murs & les tours sont à creneaux à l'antique. Cette Forteresse a peu d'artillerie, il y a tout joignant un Bourg bâti sur ces tertres, & ces éminences gros de 400 maisons au plus, presque toutes neuves & construites depuis peu. Il n'y a rien là d'antique que deux Eglises d'Armeniens. Ce Bourg est peuplé de Turcs, d'Armeniens, de Georgiens, de Grecs, & de Juifs. Les Chrétiens y ont des Eglises, & les Juifs une Synagogue. Il y a aussi un petit Caravanéray neuf qui est bâti de bois, comme presque toutes les maisons du lieu. Le fleuve Kur passe proche qui a sa source dans le Mont Caucase: c'est le fleuve de Cyre appelé aussi Corus. Strabon en met la source dans l'Arménie, Ptoloméé la marque en Colchide, Pline la fait sourdre des montagnes de Tartarie qui sont au dessus de la Colchide, lesquelles il nomme Coraxici, à cause de ce fleuve Corax qui en sort, & qui va se décharger, comme j'ay dit, dans la mer noire. Ces sentimens qui semblent divers, peuvent neantmoins être vrais, & être de plus la même chose, parce que l'Arménie a embrassé la Colchide, & parce que la Colchide a été un grand Royaume autrefois, comme je l'ay déjà remarqué. Le Pacha d'Acalziké loge dans la Forteresse, les principaux Officiers & la Milice se tiennent dans les villages qui en sont proche.

Cette Forteresse a été construite par les Georgiens, les Turcs la prirent sur eux à la fin du dernier siècle.

Le 13. à deux heures après minuit je partis d'Acalziké. Nous marchions vers l'Orient. Au bout de trois lieues la Plaine d'Acalziké s'estressit, & les montagnes s'approchent, de façon qu'elle n'a plus que demi lieue de largeur. Il y a là un fort Château de Turcs bâti sur une roche à la droite du fleuve Kur. Cette roche est en bas ceinte d'un double mur, & autour il y a une petite ville comme Acalziké, qui occupe le terrain qui est entre la Forteresse & la Montagne opposée.

Ce

Ce lieu s'appelle Usker. Il y a un Sangiac, de la Milice, des Gardes & une Douane. J'avois beaucoup de peur d'y être arrêté & examiné, mais grâces-à-Dieu on me laissa passer sans me dire rien du tout. Le Voiturin qui me conduisoit étoit de Gory ville de Georgie. Le Commandant de la Garde luy demanda s'il étoit de ce lieu-là. Il répondit ouy, on le laissa passer, & ceux qui le suivoient, sans autre information. Le Kan de Georgie, & le Pacha d'Acalziké entretiennent bonne correspondance. Elle est cause du bon traitement que les Turcs font aux Georgiens. Deux lieues au de-là d'Usker, on passe une montagne, qui sépare de ce côté-là la Perse de la Turquie. Nous allâmes le long de cette montagne après l'avoir passée. Il y a beaucoup de villages dessus. Le Kur court au bas, on y voit en plusieurs endroits des ruines de Châteaux, de Fortereses, & d'Eglises. Ce sont des vestiges de la grandeur des Georgiens, & des conquêtes des Turcs, & des Persans. Après avoir fait dix lieues, & marché jusqu'à la nuit, nous nous arrêtâmes à un petit village.

Le 14. nous ne fîmes que quatre lieues, le chemin étoit fort rude en ces montagnes, on y rencontre des pas extrêmement difficiles, & qui ne se peuvent forcer, & des ruines de beaucoup de Fortereses. Nous nous arrêtâmes dans la Plaine de Surham à un gros village proche de la Forteresse, à qui on donne le même nom de Surham. Cette Plaine est très-belle, couverte de petits bois, de villages, de colines, de maisons de plaisance, & de petits Châteaux de Seigneurs Georgiens. Tout le pais est labouré. En un mot c'est un très-bel endroit.

Le 15. je fis dix lieues, neuf en cette Plaine, & l'autre au passage d'une montagne peu haute, qui la sépare de Gory. Je ne vis de tous côtez que beaux villages, que belles terres toutes cultivées, & que des endroits fort fertiles. On laisse à main droite, avant que de monter la montagne, une grande ville presque toute ruinée, & dont il n'y a plus que cinq cens maisons habitées. Autrefois, à ce qu'on dit, il y en avoit douze mille. Il y a un Evêque, & une grande Eglise, bâtie du tems de la liberté des Georgiens.

La nuit me prit en descendant la montagne, & avant que d'arriver à Gory, j'allay droit au logis des Capucins Italiens Missionnaires de la Congrégation de *propaganda fide*. J'avois des Lettres de recommandation pour eux. Ils avoient il n'y a que trois ans un hospice à Coratis, & ils pensoient de là s'étendre

B b b

aussi

aussi en Mingrelie, & s'y bien établir. Les continuelles guerres de ces Pais, & les brigandages qui s'y exercent perpetuellement, sans que le Roy puisse, ou se soucie d'y apporter du remede, les ont obligés à se retirer en Georgie. Ainsi il se rencontroit heureusement qu'ils étoient fort capables de me donner le conseil, & les secours dont j'avois besoin. Je me fis d'abord connoître à eux. Je leur dis, que le Roy de Perse m'avoit envoyé en France pour son service, que j'avois ses ordres, & un commandement adressé à tous les Gouverneurs de son Empire, par lequel sa Majesté leur commandoit de me considérer, & de me rendre tous les bons offices dont j'aurois besoin. Je leur contay ensuite, qu'ayant choisi la voye de la Mer noire, & de la Mingrelie pour retourner en Perse, j'y avois été surpris de la guerre, & que j'y avois effuyé mille malheurs; de sorte que ne voyant aucun moyen, de transporter seurement les choses que j'avois apportées pour le Roy, je les avois laissées à la garde de mon Camarade, & que j'étois venu en Georgie chercher de l'assistance; que je les suppliois de toute mon affection de me donner le meilleur conseil qu'ils pourroient, & de prendre dans mes peines la part que la charité, & d'autres considérations les obligeoient d'y prendre. Ces bons Peres furent touchés de mes malheurs, & des risques que couroit le bien, & la personne que j'avois laissée en Mingrelie. Ils m'assurèrent de faire en cela tout ce qu'il leur seroit possible, dès qu'ils en auroient ordre de leur Préfet, sans la participation duquel ils ne pouvoient agir, qu'il étoit à Tiflis la Capitale de Georgie, & la Cour du Prince, à deux petites journées, & que je ne pouvois mieux faire que de l'aller trouver. Ils me dirent tant de raisons pour m'obliger à y aller, que je m'y résolus sur le champ, & qu'à l'heure même on loua des chevaux. Le Supérieur ordonna à un Frere Laic, nommé Ange de Viterbe, de se préparer à m'accompagner.

Ce Frere Laic étoit très-bon & très-honnête homme, habile Medecin & Chirurgien. Son habileté, & le bonheur qu'il a eu en Georgie, & en Imirette de guerir diverses maladies, & diverses playes qu'on tenoit incurables, l'ont mis par tout ce pais-là, fort en estime & en considération. Il sait bien la langue de ces Pais, & il les a parcourus de tous côtez. Il a beaucoup de courage, de patience, d'humilité, & de bon sens. Je ne pouvois donc avoir un meilleur Camarade de voyage. Il me fit compagnie de la meilleure grace du monde, & luy ayant témoigné que sa personne me seroit d'un grand secours,

&amp;

& d'une grande consolation en retournant en Mingrelie. Il me dit, que je n'avois qu'à luy obtenir du Pere Préfet l'obedience pour cela, & qu'il viendroit très-volontiers.

Le 16. je partis de Gory avec ce bon Religieux. Nous fîmes sept lieues la plus part le long du fleuve de Kur. Le chemin en étoit beau par des plaines fertiles, où il y a quantité de villages. On y rencontre une ville presque toute ruinée nommée *Calicala*. On passe au milieu. Elle est à quatre lieues de Gory.

Le 17. je fis un peu plus de six lieues. Le chemin étoit uni, mais un peu pierreux en des endroits. A la moitié de la traite, nous passâmes vis à vis de l'Eglise Patriarchale de Georgie, qui est située sur le bord du Kur. La moitié de cette Eglise est ruinée, l'autre paroît de loin entière & fort belle. On dit qu'il y a dedans une partie de la Couronne d'Espines, une pièce de la Tunique, & une pièce de la robe du Prophète Elie. Je n'ay pas vû ces Reliques: des Capucins m'ont assuré qu'ils les avoient vûes. J'arrivay à Tiflis sur le soir, la neige qui tomba tout le jour fort épaisse, m'empêcha d'arriver plutôt. Le Frere Laic qui m'accompagnoit me mena au logis des Capucins. Je n'avois point de tems à perdre, ainsi dès mon arrivée je contay au Préfet quel en étoit le sujet. Mes lettres de recommandation me faisoient connoître. Je n'avois besoin que de leur bien faire entendre les grands dangers, que couroit ce que j'avois laissé en Mingrelie, & de quelle importance il étoit, d'aller à toutes risques s'efforcer de le tirer de là. Je dis au Préfet, qu'il y avoit à mon avis deux voyes différentes pour le faire, qui avoient chacune leurs sûretés, & leurs perils. La première étoit de me faire connoître au Prince de Georgie, luy montrer les ordres du Roy son Maître, & luy demander du secours pour tirer de Mingrelie ce que j'y avois, qui étoit pour sa Majesté. La seconde étoit d'aller en ce pais-là secrettement, sans se découvrir, ni dire ce qu'on y alloit faire. Je ne fis point appercevoir au Préfet le penchant que j'avois pour cette seconde voye, de peur de prévenir son jugement. Il me demanda du tems pour me dire son avis, & il me supplia que je voulusse bien faire part de tout ce que je luy avois exposé aux Religieux de la maison, parce que la plus part, qui avoient été en Mingrelie, & en Imirette, pourroient avoir de bonnes lumières pour mon affaire. Il me promit qu'il leur commanderoit le secret par la Sainte obedience. Je contentay le Préfet. Je fis aux Religieux la même

même relation que je luy avois faite, les conjurant de me donner leurs avis, & tout le secours possible, dans le malheur où j'étois encore engagé.

Le 18. après midy le Préfet me mena dans sa chambre & tous les Religieux. Il m'établi les réflexions qu'il avoit faites sur mon affaire, & toutes les pensées qui luy étoient venues sur cela. Les Religieux firent la même chose. Ils s'arrêtoient presque tous à tenter la voye cachée, & à ne se point faire connoître, en un mot à aller secrètement en Mingrelie. Ils me dirent, que si l'on communiquoit l'affaire au Prince de Georgie, il me donneroit assurément l'aide nécessaire, qu'il envoyeroit des gens, & tireroit aparemment tout ce que j'y aurois laissé, parce qu'il étoit fort craint, & fort respecté en ce pais-là, & en Imirette. Mais que ce moyen seroit d'un éclat furieux, qui me perdrait peut-être, qu'on pourroit me dresser à mon retour quelque partie pour m'assassiner, & enlever tout ce que j'aurois, que les lieux où il me falloit passer étoient tous pais de Brigands & d'Assassins les plus déterminez du monde, que les Georgiens étoient très-perfides & méchans, qu'il en falloit tout apprehender, qu'il n'y avoit pas beaucoup d'années, qu'un Patriarche de Moscovie passant en Georgie y fut volé, & qu'on avoit accusé le Prince d'avoir secrètement fait faire le coup, pour avoir les richesses que portoit ce Patriarche. Qu'il falloit considérer encore que le Prince de Georgie n'estoit pas parfaitement obeissant aux Ordres du Roy de Perse, & qu'après tout, supposé qu'il fit office de bonne foy & avec sincérité, il falloit mettre en considération qu'il attendroit de grands presens, & qu'on ne pourroit jamais le contenter ni sa famille, qui étoit merveilleusement affamée pour des gens de leur condition.

Je fus ravy que les Capucins prissent mon vray sentiment, & pensassent presque tout ce que j'avois pensé. Nous résolûmes que je partirois secrètement avec le Frere Ange qui m'avoit accompagné. Qu'on diroit que j'étois Théatin, que j'étois venu de la part de ceux de Colchide, réduits par la guerre à la dernière misère, demander de l'assistance aux Capucins, & qu'ils envoient un de leurs Compagnons les quérir & les emmener. Dès que cela eut été arrêté, je me préparay au voyage. Je tiray de ma selle, & de mon oreiller les bijoux que j'y avois cachez. Je les mis dans une Cassette avec tout ce que j'avois aporté, & les mis sous la garde du Préfet. Nous pensâmes ne trouver jamais de chevaux à

à louer, personne ne vouloit aller en Mingrelie, enfin à force d'argent nous gagnâmes deux Voiturins, & en nous rendant garans de leurs chevaux & de leurs hardes, s'il en arrivoit faute.

Le 20. Je partis avec le Frere Ange, & un Georgien creature des Capucins qui estoit de Cotaris, & qui avoit été mille fois en Colchide & par tout aux environs. Le Prefet me le donna pour le besoin qu'on pourroit avoir d'une personne de confiance. Nous n'estions que cinq hommes avec quatre chevaux. Le F. Ange & moy en montions deux, les deux autres portoient les provisions. Nous disions partout que nous allions chercher les Theatins de Mingrelie. Je donnay congé à mon vallet avant que de partir de Tiflis. Ce fripon m'avoit fait mille mechans tours, & tenté plusieurs fois ma perte. J'ay dit ce qu'il me fit à Gonié. Les Capucins me conseilloyent de l'emprisonner jusqu'à mon retour pour en faire justice. Le sentiment des graces que Dieu venoit de me faire, me porta à luy pardonner entierement. J'aurois irrité le Ciel si dans le même tems qu'il déployoit sa clemence sur moy, j'eusse eu le courage de faire justice. Je payay entierement ce malheureux du tems qu'il m'avoit servi, & le laissay aller, après luy avoir neantmoins étallé toutes ses trahisons que je savois, & l'avois exhorté à l'amendement. La bonté que j'eus pour luy ne le toucha point. Il se desespéra de ce que je luy donnois congé, & il laissa même paroistre des marques de la rage qu'il en avoit, assez fortes pour me porter à en craindre quelque chose de funeste. Je fus tenté de le faire mettre aux fers. Je n'avois qu'un mot à dire, les Capucins l'auroient fait faire d'un signe d'œil, ayant assez de credit à Tiflis. Je n'en fis rien, la Fatalité qu'il y a en toutes les choses m'en empescha. J'étois entierement porté à la misericorde, j'en attendois, j'en demandois trop pour n'en point faire. Dieu l'eut agreable. On verra dans la fuite de quelle maniere il me le fit connoître, en un tres-dangereux piege que m'avoit tendu ce traître.

Je fus de retour à Gory le 21.

Le 22 nous partimes & allâmes coucher à six lieues de Gory, à un village qui est sur le chemin d'Acalziké par lequel j'avois passé en venant.

Le 23 nous partimes à la pointe du jour, & d'abord nous laissâmes à gauche le chemin d'Acalziké. A midy nous arrivâmes à une petite ville nommée *Aly*. Elle est à 9 lieues de Gory située entre des montagnes. Deux lieues par-de-la,

nous y passâmes un pas étroit qui se ferme d'une grande porte de Charpente. C'est la séparation de la Georgie d'avec le Royaume d'Imirette. Nous fîmes encore une lieüe, & nous nous arrestâmes à un petit village.

Le 24 Nous fîmes sept lieües dans les montagnes. Elles estoient pleines de neige & il en tomboit à gros flocons. Ces montagnes qui sont du mont Caucase sont couvertes de bois de haute futaie. Nous nous y pensâmes perdre, car la neige couvroit toutes les traces & faisoit méconnoître le chemin. Nous logeâmes à un village nommé *Colbaure*. Ce village a quelque deux cens maisons; Elles sont toutes sur une ligne & si éloignées l'une de l'autre, qu'il y a plus d'une lieüe de la premiere à la dernière.

Le 25. Nous ne fîmes que trois lieües. Le mauvais tems, la neige, le froid, l'obscurité d'air qu'il faisoit en ces hautes montagnes nous empêchèrent d'aller plus avant. Nous logeâmes à un village de trente maisons.

Le 26. L'air fut plus clair, la neige cessa & le froid ne fut pas si rude. Nous fîmes six lieües toujours dans ces montagnes couvertes de bois. Le chemin y estoit assez égal. Les montées & les descentes n'estoient pas rudes. Nous logeâmes à un petit village qui est sur le bord d'un grand fleuve.

Le 27. Nous passâmes en bateau ce fleuve, & fîmes trois lieües en un pais semblable à celui que nous avons passé les jours précédens. Nous descendîmes de la montagne dans une grande & belle vallée à perte de vûe, & logeâmes à un village dit *Sesano*. Cette vallée a presque par tout une lieüe de largeur. Elle est fort fertile & fort agreable, arrosée de belles eaux. Elle s'étend jusqu'en Mingrelie. C'est le plus beau pais d'Imirette. Les Montagnes dont elle est ceinte sont couvertes de bois & de villages, car la plus-part des terres de ces Montagnes sont labourées, & ont des vignobles en quantité. Nous trouvâmes en cette vallée un air doux comme au printemps & peu de neige.

*Sesano* est proche du Chateau d'une vieille Dame Tante du Roy d'Imirette, qui estoit malade quand nous passâmes là. Elle sût qu'il estoit arrivé un Capucin au village; Elle l'envoya aussitost querir pour s'en faire traiter. On prend en ces lieux-là tous le Missionnaires pour Medecins, parce qu'ils se mêlent tous de donner des remedes. Le Frere alla trouver la Dame, esperant d'en tirer quelque secours pour nôtre entreprise.

entreprise. Deux heures apres m'avoir quitté, je fus bien surpris de voir arriver à cheval un Capucin de Gory avec un Guide. Le sujet de sa venue estoit de m'avertir, que ce vallet, à qui j'avois donné congé, estoit venu de Tiflis à Gory, avoit decouvert tout ce qu'il favoit de mon entreprise; en jurant de me perdre, & qu'il estoit party sans qu'on seût où il estoit allé. Cet avis ne me surprit pas beaucoup. Je me défois de quelque chose de semblable. Je suppliy le Capucin de demeurer avec moy. Je luy rendis mille remerciemens, & je loüy autant que je pûs le grand zèle, & l'extrême affection que la communauté temoignoit avoir pour mes interests d'une maniere si ardente. Veritablement il ne s'en pouvoit donner de plus fortes marques.

Le 28. Nous fîmes cinq lieües dans la plaine dont j'ay parlé. Elle est par tout remplie de villages & de bois, les terres y sont fort grasses, nos chevaux avoient beaucoup de peine à s'en tirer. Apres deux lieües de marche nous laissâmes sur la droite la Forteresse de *Scander*. Les gens du pais l'appellent *Scanda*, & disent qu'Alexandre le Grand l'a bâtie. On fait que les Orientaux appellent ce Conquerant *Scander*. Ils assurent qu'il a bâti seize places auxquelles il a donné son nom. Celle-cy pourroit être une des seize, & celle dont Quinte Curce parle au livre 7. sa situation me le fait croire, car elle est située au pied de la montagne. Elle n'est pas considerable. Il n'y a que deux tours quarrées sans enceinte, avec quelque logement au tour, & cela ne paroît pas avoir trois cens ans d'antiquité.

A une lieüe de *Scander* nous passâmes *Chicaris*. C'est un village de cinquante maisons. Il passe pour ville en *Imirette*, quoy qu'il n'ait point de murailles, & rien de plus que les autres villages. Nous logeâmes à une lieüe de là.

Le 29 & le 30 nous y demeurâmes. Nos Voiturins ne vouloient point marcher. Les nouvelles de la guerre, dont chaque passant les entretenoit, leur faisoient fondre le cœur. Ils disoient qu'on les vouloit mener à la mort, où à l'esclavage. Ils nous donnoient des peines extremes. Je les supportois patiemment; J'exhortois mes deux Capucins à faire de même. Je leur representois que je m'estois bien mis en teste en partant de Tiflis, qu'on ne pourroit sans bien du courage, & une patience extrême venir à bout de ce que j'entreprendois, & surmonter les grands obstacles qui s'y opposeroient infailliblement. Qu'il falloit menager doucement nos gens, & les pousser

pouffer à force de promesses & de bons traitemens. Que quand on les auroit une fois fait entrer en Mingrelie, & qu'ils ne pourroient plus reculer, le soin de leur salut les feroit alors agir comme nous voudrions. Nous appellâmes ces Voiturins & le Georgien que le Pere Prefet m'avoit donné. Nous leur dûmes qu'il n'y avoit rien à craindre, que nous en estions bien informez, que nous avions comme eux une vie & d'autres biens à conserver. Que nous leur avions repondu de leurs chevaux & de leurs personnes. Un d'eux parlant pour les trois me dit de leur donner un écrit, par lequel je m'engageasse de les racheter si on les prenoit esclaves durant ce voyage, ou de donner six vingts écus à leurs femmes s'ils y mouroient. Je leur accorday cela volontiers, & leur fis de grandes promesses. Cela les disposa à continuer l'entreprise.

Le 31. Nous nous mîmes en chemin. Il faisoit fort mauvais tems, & le chemin estoit tres rude. Nous passâmes trois fleuves assez larges & assez rapides, & au soir nous arrivâmes à *Cotatis*. Nous allâmes loger à la maison de l'Eveque Janatelle. Il n'y estoit pas, on nous y reçût bien neantmoins. Les officiers connoissoient le F. Ange, & savoient que le maistre du logis l'honoroit de sa bienveillance.

*Cotatis* est un Bourg bâti au bas d'une colline sur le bord du fleuve de Phafe. Il n'a que 200 maisons. Celles des grands & le palais du Roy sont autour à quelque distance. Ce Bourg n'a ni fortifications ni murailles, il est par tout ouvert, horsmais aux endroits où le fleuve & la montagne l'enferment. De l'autre costé du fleuve vis à vis du Bourg, & sur une colline plus haute que celle au bas de laquelle il est situé, est la forteresse de *Cotatis*, dont j'ay parlé en racontant les dernieres revolutions d'*Imirette*. Je n'ay pas entré dedans, on la voit pleinement de la colline opposée. Elle a des tours, un donjon & un double mur qui paroist haut & fort.

Dès que je fus arrivé à *Cotatis* j'envoyai aux nouvelles. Celles qui estoient vrayes, & dont chacun nous assura, estoient que le nouveau Prince de Mingrelie, & le Prince de *Guriel* s'estoient retirez, voyant que les Turcs ne vouloient plus tenir la campagne. Que la plupart des Gentilshommes qui leur avoient prêté serment les abandonnoient, & que le Visir du *Dadian* se preparoit à descendre des montagnes avec une armée. Qu'aussi-tost que ce Visir avoit appris la retraite de ces deux Princes & des Turcs, il avoit envoyé 800 hommes au *Dadian*, luy avoit écrit de sortir de la forteresse, d'amasser le

le plus de gens qu'il pourroit, qu'il avoit fait publier Amnistie à tous ceux qui se rejoindroient à luy; enfin qu'il estoit venu à *Cotatis*, où le Roy d'*Imirette* l'avoit joint avec les grands de son pais, ils estoient allez fondre tous ensemble sur le pais du Prince de *Guriel*. Ils luy en vouloient fortement, parce qu'il estoit en effet cause de l'incurfion des Turcs, & de tous les ravages qui se firent en cette guerre. Les armées avoient passé le *Phafe*, il n'y avoit que trois jours, ainsi la circonstance estoit assez favorable pour mon entreprise, n'y ayant plus lieu de craindre de rencontrer des troupes.

Le premier Janvier 1673 je m'arrestai à *Cotatis* par des égards de devotion. Pendant que nous dinions, mes deux charitables Capucins & moy, ayant mes voiturins & mon guide à table avec nous, selon la coutume du pais, que les maistres & les valets mangent ensemble, je vis entrer ce fripon de valet, dont j'ay parlé, avec un Armenien d'*Acalziké* & un Prestre de *Cotatis*, qui luy estoit venu montrer le logis. Je ne fus pas beaucoup surpris de sa venue, car la crainte que j'en avois m'y faisoit penser à toute heure. Je ne fis pas semblant de l'épouvante que j'en pris. Je crus qu'il s'estoit fait Turc, luy voyant un turban blanc à la teste. Ce fripon entra avec un air égaré & furieux, & s'assit aupres de mes gens sans attendre qu'on le luy dit. Cette insolence m'offensa encore plus, je luy demandai d'où il venoit si échauffé. Il me repondit, qu'il venoit d'*Acalziké*, & qu'il avoit fait le voyage en deux jours. Je luy demandai si le chemin estoit si facile, & si les montagnes estoient si peu chargées de neige, qu'il eut pû les traverser en deux jours. Le chemin est le plus mechant du monde, me repondit-il, & les montagnes sont couvertes de neige, comme celles que nous avons passées en venant de *Gonié*. Vous le verrez, car il faut que vous veniez à *Acalziké*, j'ay ordre du Pacha de vous y mener. Cela fera, repliquay-je, si tu as plus de force pour m'y contraindre que moy pour t'en empêcher; car je n'ay rien à faire à *Acalziké* & je n'y veux point aller. Mon Garçon, continuai-je, tu es mal conseillé. Croi-moy, cesse de te donner de la peine à me procurer du mal, par-ce que Dieu ne permettra pas que les desseins que tu as de me nuire réussissent. Je t'ay payé à *Tiflis* de tout ce que tu pouvois pretendre, si tu n'en estois pas content, tu devois exposer là tes pretentions.

Je tins ce discours pour essayer de ramener ce traitre. Il me repondit, que *Tiflis* estoit un lieu d'injustice, qu'à *Acal-*